

# LE PAYS DE FRANCE



*Général Foch*

Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6,  
boulevard Poissonnière  
PARIS



# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL



# LA SEMAINE MILITAIRE

**T**ANT que la gelée ne viendra pas raffermir les vases molles et la lagune sur lesquelles alliés et Allemands s'affrontent, les hostilités dans les Flandres seront à demi paralysées.

Aussi bien l'année 1915 s'est-elle ouverte dans la région d'Ypres par d'inoffensifs envois de bombes. On a insisté le 2, vers Nieuport et dans la région de Zonnebeke, sans nous déloger des positions où nous sommes maintenant fortement installés. Appuyés à ces positions solides, le 5 janvier nous progressons de cinq cents mètres dans la direction de Saint-Georges et de Nieuport. A nos côtés, l'artillerie belge fait du bon travail. Les Allemands se jettent sur nous le jour des Rois. Deux attaques successives échouent.

Dans la région d'Arras et d'Amiens, c'est l'artillerie qui a la parole. Le dernier jour de l'année 1914 on se recueille. 1915 s'ouvre par une violente canonnade sur Carency, entre Arras et la Bassée. Elle se résout à notre avantage. Le 2 ce duel d'artillerie devient encore plus vif. On nous fait sauter deux caissons à Achicourt. Nous éteignons le feu des mortiers allemands dans la région de la Boisselle. Cet avantage nous permet, le 3 janvier, d'avancer de cinq cents mètres. Le 4 à Noulette, au-dessus d'Arras, nous réduisons au silence des batteries d'artillerie lourde. Le 5 nous arrêtons les travaux de sape que l'on pousse contre nous. Nous voici au corps à corps ; l'ennemi s'empara d'une de nos tranchées, nous la lui reprenons sur l'heure. Le bruit du canon continue pendant la journée du 6 ; il résonne de Lille à l'Oise.

Les Allemands qui, à tout prix, veulent de bonnes nouvelles pour dater l'année, tentent, le 31 décembre, un violent effort en Champagne. Au nord de Sillery (secteur de Reims), ils font sauter deux de nos tranchées ; par là-dessus, ils lancent une vive attaque. Nous la repoussons. Nous conquérons au nord de Mesnil-les-Hurlus la seconde ligne de la défense ennemie. De même au nord de la ferme de Beauséjour. Nous enlevons des tranchées, nous repoussons des contre-attaques, nous reprenons l'offensive, nous gagnons du terrain, — tandis que, plus à l'est, dans la même zone, notre artillerie disperse des forces importantes qui s'avancent afin de nous contre-attaquer.

L'année 1915 commence bien en Champagne.

Pour leur premier de l'an, les Allemands voient leurs ouvrages démolis dans la direction de Craonne. Nos avances des derniers jours de l'année se confirment dans la direction de Perthes et de Beauséjour. Partout, une contre-attaque irrésistible répond à une attaque violente. Le 2 l'ennemi bombarde Reims. Cependant, notre artillerie domine la sienne, dans la région de l'Aisne. Nous nous logeons dans des excavations que des explosions de mines ont produites sur le plateau de Novvron. Les Allemands ne peuvent nous y devancer ni nous en chasser. Le même jour, dans la région de Perthes, à deux kilomètres au nord-est de Mesnil-les-Hurlus, nous enlevons un bois avec tant de décision que l'ennemi n'ose point contre-attaquer. Cet avantage se précise le 3 : nous avançons encore de trois cents mètres. Dans la région de Perthes, nous nous emparons de points d'appui intéressants. D'autre part, au cours de cette journée, la canonnade est particulièrement violente sur l'Aisne et en Champagne. Nos batteries affirment partout leur supériorité. Elles sont aussi heureuses, pendant les journées du 5 et du 6, dans la région de Craonne et de Reims, dans la vallée de la Suippes, autour de Perthes et de Beauséjour. Le 6 dans la vallée de l'Aisne et dans le secteur de Reims, elles réduisent tout à fait l'adversaire au silence. Cela permet à nos troupes de progresser d'une centaine de mètres au nord-ouest de cette dernière ville.

En Argonne, le 31 décembre nous faisons sauter une mine vers Fontaine-Madame. Le 1<sup>er</sup> janvier, les Allemands attaquent très violemment, sur presque tout le front, dans le bois de la Gruerie. Ils font, ici et là, des gains insignifiants et sont aussitôt contre-attaqués. Le 2 janvier il ne reste plus de traces de ce léger fléchissement.

Dans la région de Verdun, sur les Hauts-de-Meuse, le duel de l'artillerie est très actif. Le 4 nous essayons sans succès d'enlever Boureuilles. Le 5 on laisse de nouveau la parole à nos canons, qui se distinguent comme à l'ordinaire. Puis, soudain, une action très vive se déroule. Nous reprenons trois cents mètres de tranchées un instant perdues dans le bois de la Gruerie. Deux violentes attaques allemandes, à l'effectif d'un régiment chacune, qui étaient parties de Bagatelle et de Fontaine-Madame, sont repoussées. Huit cents mètres de tranchées allemandes sautent en l'air à Courtechausse, dans la forêt d'Argonne, au sud-ouest du village de Boureuilles. Le mauvais temps qui s'aggrave, la boue, la brume qui s'étale de l'Argonne aux Vosges, n'empêchent pas les deux artilleries de profiter de la plus faible éclaircie pour se canonner.

Dans la Woëvre, le silence s'était fait depuis quelque temps sur ce bois de Mortmare dont le massif se lève au sud de Thiaucourt, un peu au nord de la route de Saint-Mihiel à Pont-à-Mousson. Le 31 décembre les troupes que nous avons là, dans la tranchée, en sortent brusquement.

Elles enlèvent cent cinquante mètres de tranchées allemandes. Pendant la nuit et dans la matinée, les Allemands exécutent six violentes contre-attaques pour reprendre ces tranchées perdues. Six fois de suite ils sont repoussés.

A la même minute, malgré le temps défavorable, nos aviateurs continuent la lutte contre les établissements militaires allemands. En pleine nuit ils réussissent à bombarder la gare de Metz, celle d'Arnaville, où la ligne de Metz rejoint, près de Pagny-sur-Moselle, la ligne de Nancy à Sedan et à Mézières.

Le 2, le 3 et le 4 janvier nous continuons nos progrès, forcément très lents dans les bois, dans le bois Le Boucher, au nord-est de Troyon, dans le bois Le Prêtre, au nord-ouest de Pont-à-Mousson. Toute la contrée est le théâtre de rencontres et de luttes d'artillerie. Il y a duel au canon

près du Ban-de-Sapt. Dans la nuit du 4 au 5, à l'embranchement de routes qui conduisent à Saint-Mihiel, nous nous emparons d'une carrière, où nous nous installons solidement. Il semble que les Allemands continuent leurs tentatives de percer à travers les petites Vosges : tous leurs efforts sont arrêtés net.

Ce sont les opérations d'Alsace qui, cette semaine, retiennent l'attention. Elles ont rendu subitement familiers à la France entière les noms de Steinbach et de Cernay.

Steinbach est un village situé au nord de la route qui va de Thann à Cernay. Les hauteurs dont ce village est entouré lui donnent sa valeur militaire. L'occupation de ces hauteurs permet, en effet, de maîtriser les carrefours de routes et de voies ferrées qui donnent à Cernay une réelle importance stratégique. Quand on est maître de Steinbach, on peut compter que la possession de Cernay va suivre. Or, de Cernay on menace, dans la plaine, le chemin de fer de Mulhouse à Colmar et à Strasbourg. De plus, on tient la tête de la route de Belfort, celle de la vallée de la Thur qui conduit à Remiremont et à Epinal. La prise de Cernay nous permettra de rayonner sur toute la plaine de la Basse-Alsace.

Dans ces conditions, nous avons poussé contre Steinbach un effort énergique, finalement heureux. Le samedi 2 nous sommes au pied de l'église ; dans la nuit du dimanche 3 au lundi 4 nous reculons ; dans la nuit du 4 au 5 nous prenons le village en son entier. La bataille de Cernay continue avec des alternatives d'attaques et de contre-attaques d'une violence extraordinaire et dans lesquelles nous avons finalement le dessus.

Si l'on note d'autre part que, le 5 janvier, nous signalons notre entrée dans le hameau du Creux-d'Argent, au sud-est du col du Bonhomme, il apparaît que l'ampleur de ces opérations, la vigueur avec laquelle elles sont poussées, dépassent les initiatives du commandement local : elles présagent une action sans doute prochaine et d'une portée sérieuse.



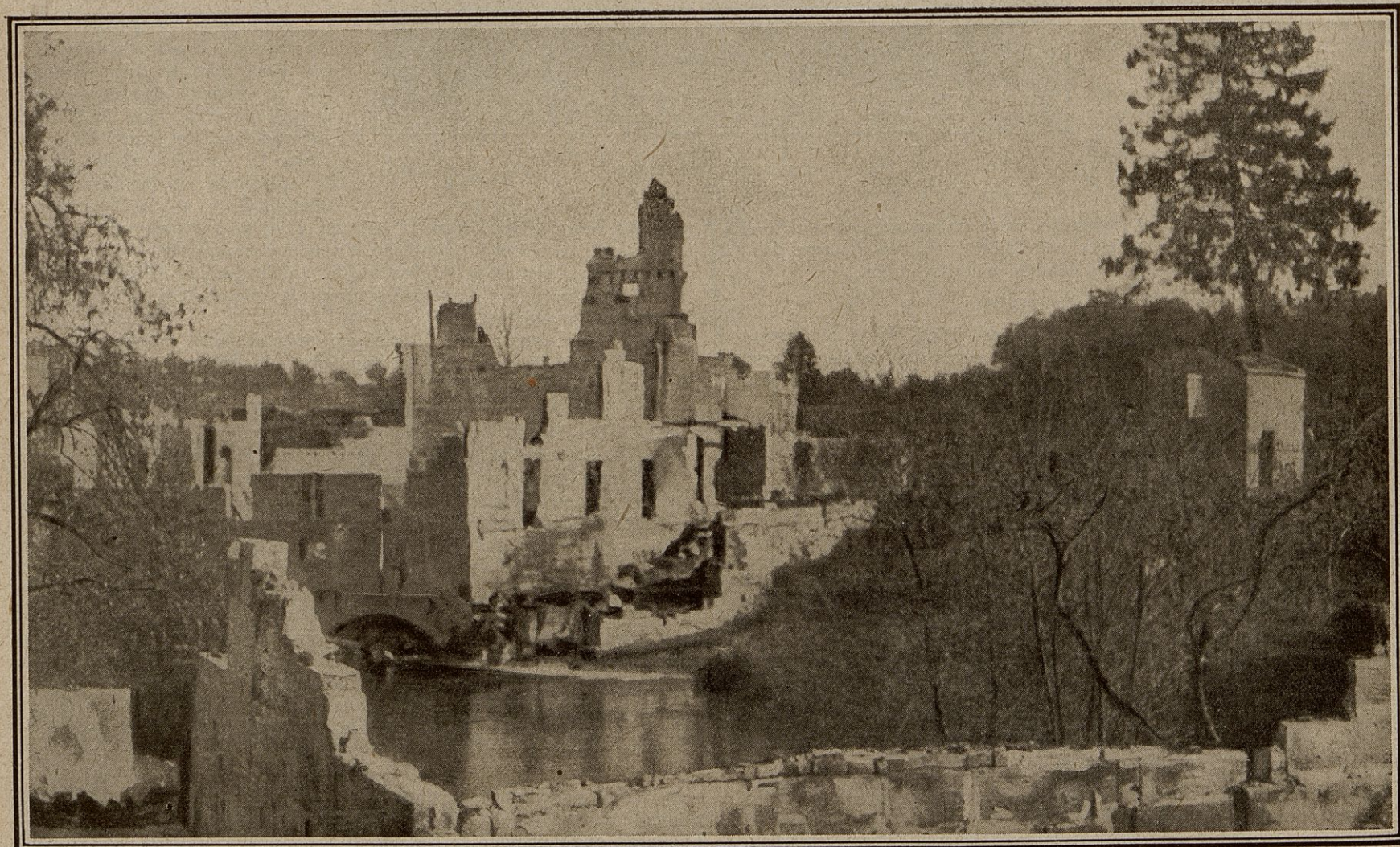
VIEILLE PORTE DE CERNAY



## DES RUINES



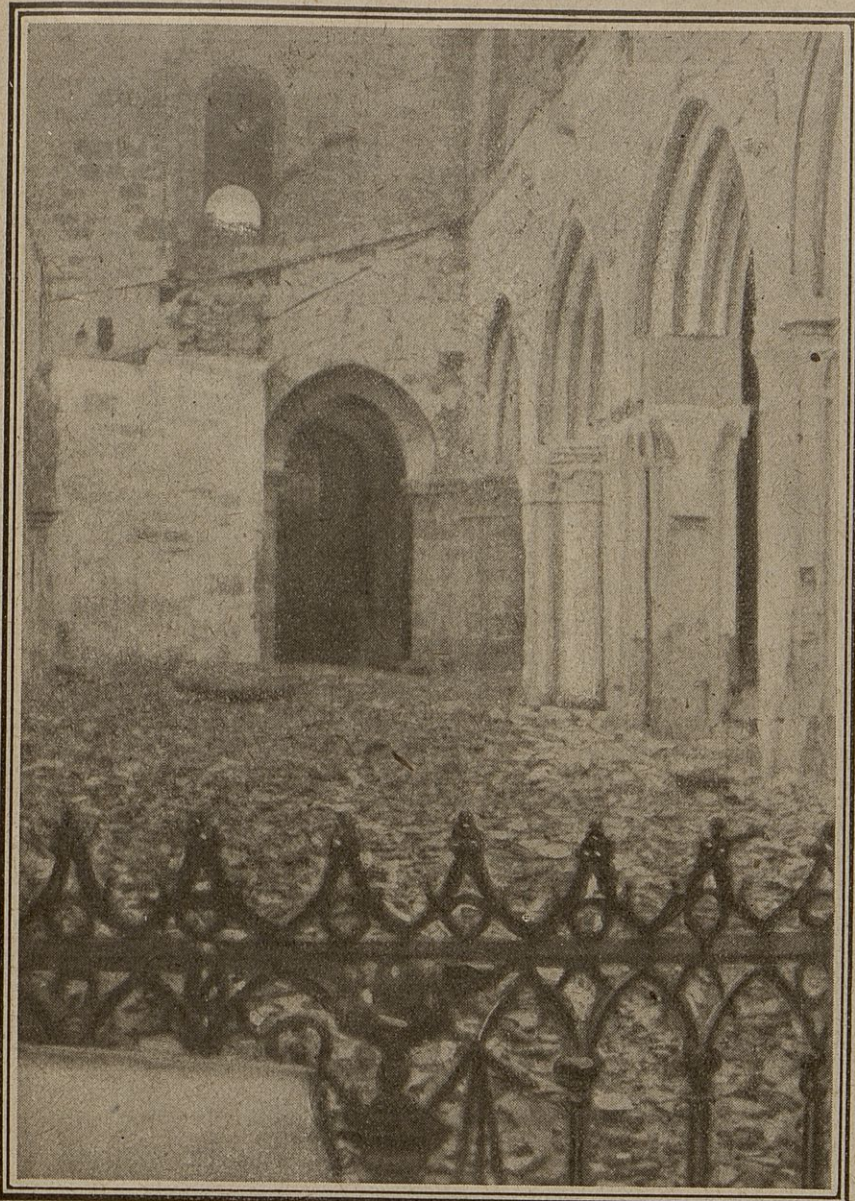
*Mognéville, jolie petite halte sur la ligne de Saint-Dizier à Révigny, dans la Meuse ; c'est aujourd'hui un tas de décombres. La guerre a passé : les maisons se sont écroulées ; par quel miracle d'équilibre ces cheminées peuvent-elles encore rester debout ?*



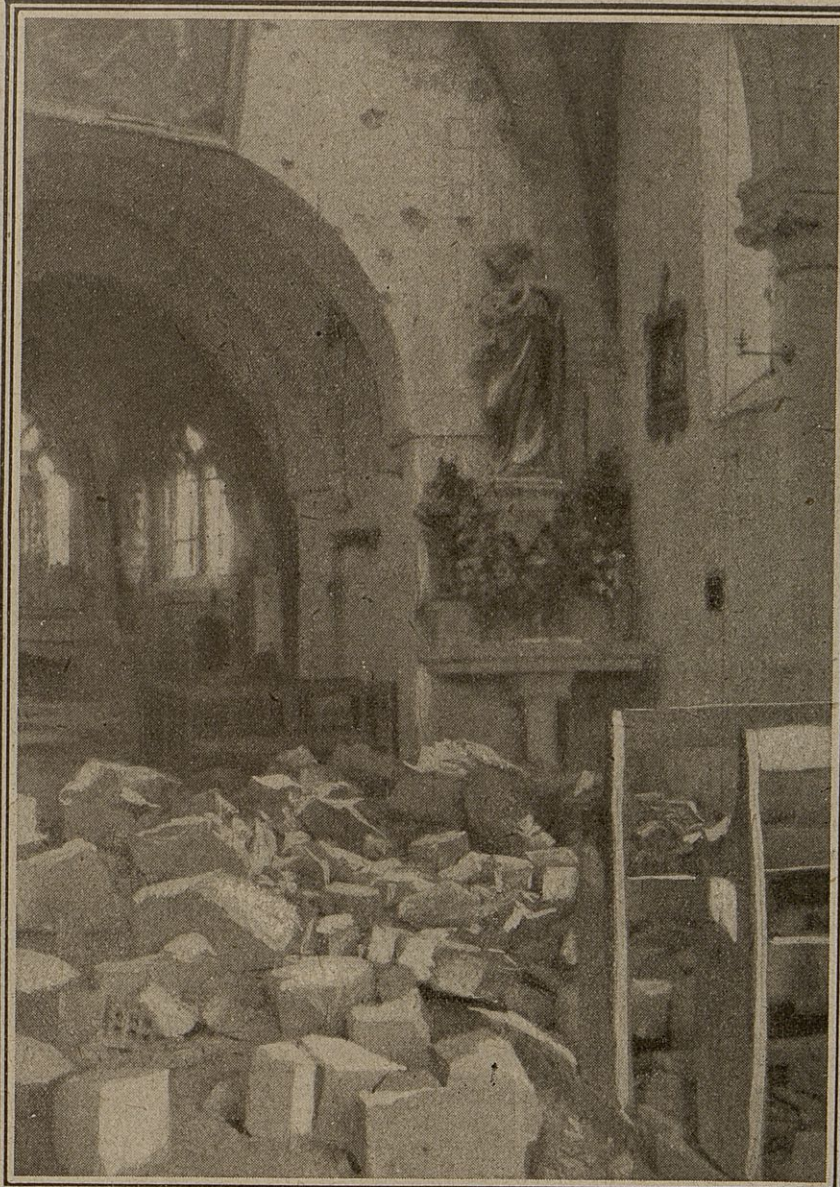
*Ne dirait-on pas les ruines antiques d'une ville de l'Inde ? Et cependant, il y a quelques mois seulement, le moulin de Mognéville faisait entendre son laborieux tic-tac ; il a subi, lui aussi, les horreurs de la guerre.*



## DES RUINES



La nef de la petite église de Vassincourt présente un douloureux aspect de désolation ; les gravats se sont amoncelés sur le pavé ; des obus ont traversé les murs, labourant les parois de leurs éclats.



Près du chœur, les pierres du clocher démoli ont traversé les voûtes, brisant les chaises et les bancs : tandis qu'une statue de la Vierge, demeurée intacte, se dresse au-dessus de cette dévastation.



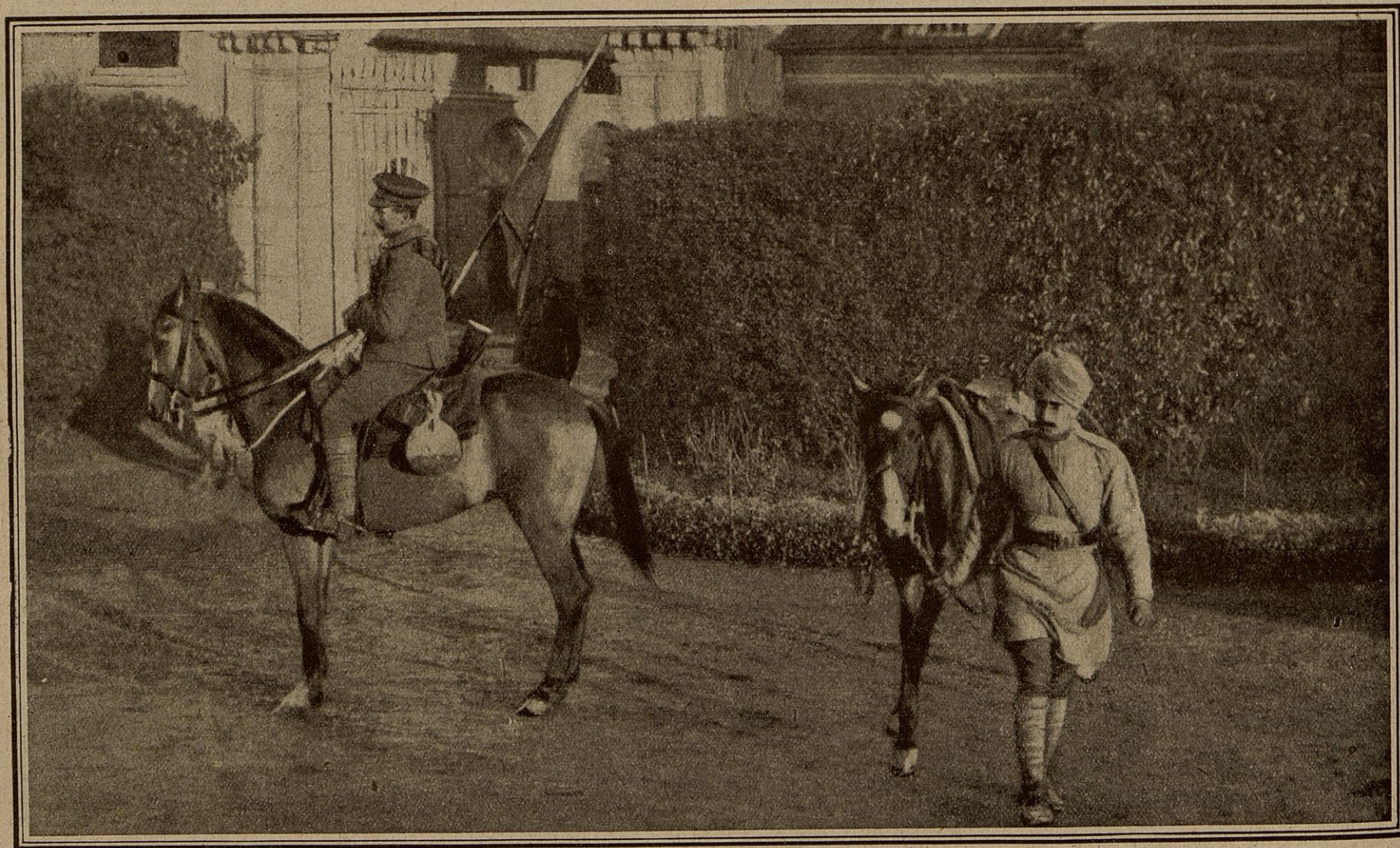
Dans ce coin de la Meuse, la bataille a été violente. Du village de Vassincourt, près de Revigny, il ne reste qu'un monceau de ruines : le clocher a été rasé par les obus ; la toiture de l'église est crevassée ; les maisons que le canon avait épargnées ont été la proie des flammes : on n'en voit que des murs calcinés.



## DANS LE NORD



Sur les rapides automobiles, les officiers anglais sont partis : les voici qui reviennent faire leur rapport à l'officier chef de corps, qui les commanda : ils rendent compte de leur mission. Le nouveau mode de locomotion a remplacé avantageusement l'estafette d'autrefois ; il est beaucoup plus rapide et plus sûr.



Chaque commandant d'unités importantes a son fanion ; celui du commandant de corps d'armée diffère de celui du général de division, qui n'est pas le même que celui du général de brigade ; les estafettes peuvent ainsi reconnaître plus facilement les généraux qu'ils doivent retrouver. Voici le fanion d'un général anglais : à côté, un cavalier indien a mis pied à terre.



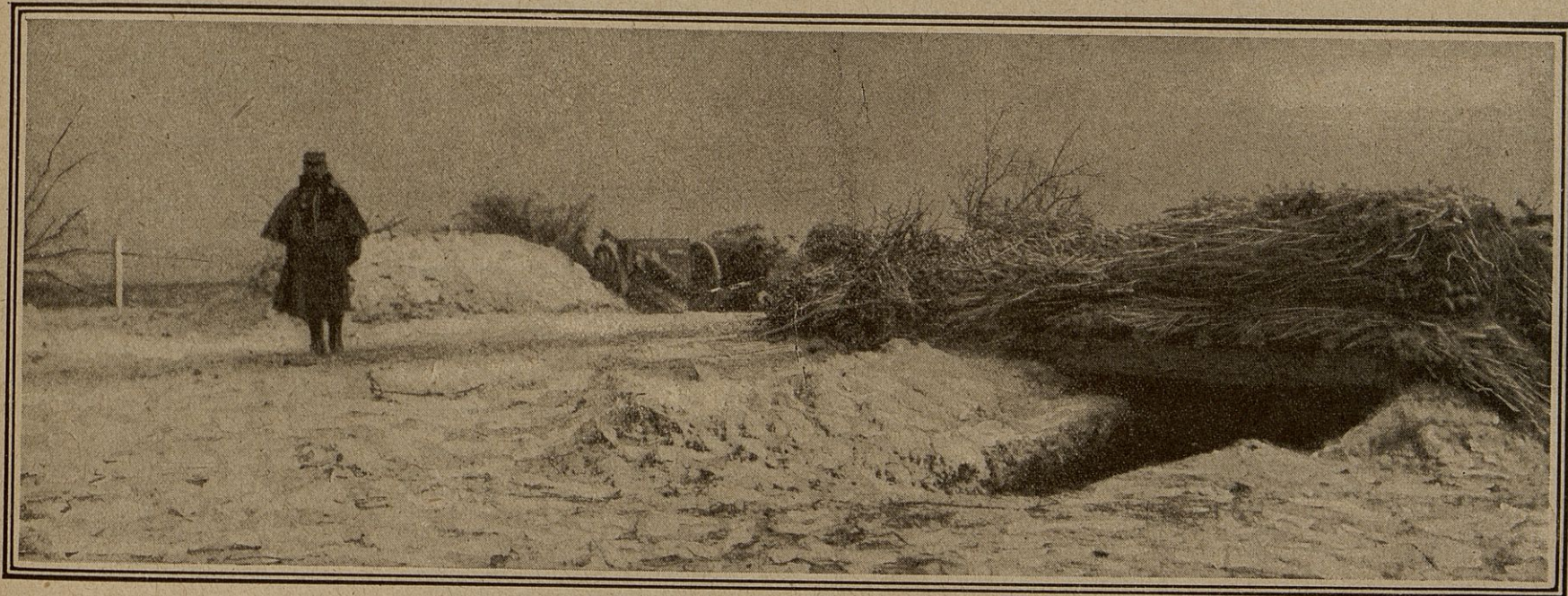
## VERMELLES



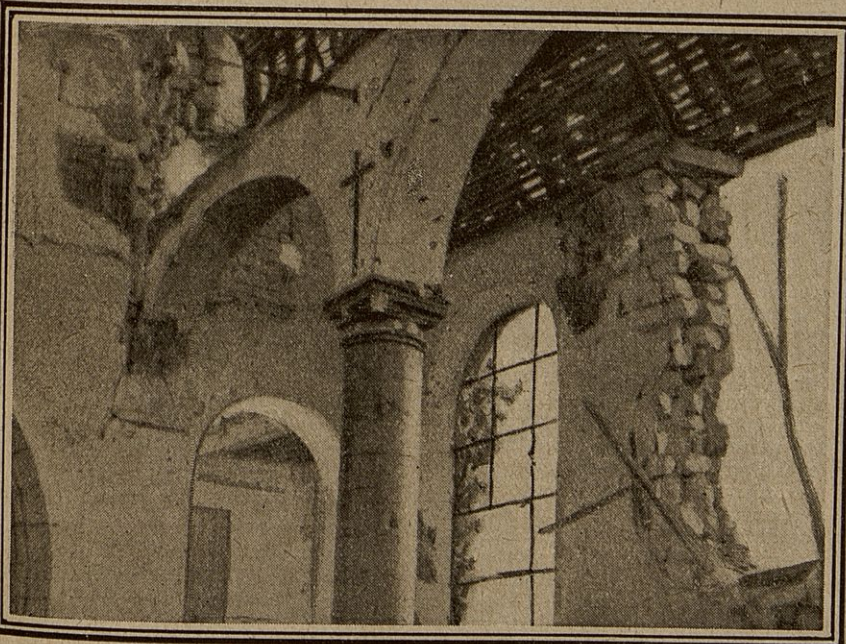
*L'occupation de Vermelles par nos troupes a été un des plus beaux faits d'armes du mois dernier. Voilà une vue du village, prise du château, où eut lieu un terrible combat.*



*Devant les maisons éventrées par les obus, des tranchées profondes ont été creusées ; elles permettront à nos soldats de garder leur conquête*



*Des abris ont été aussi aménagés pour nos canons de 75 ; voilà une pièce défilée entre deux hauts remblais cachés sous des branchages. La neige recouvre d'une couche épaisse les vastes plaines des Flandres.*



*L'église de Vermelles n'a pas été épargnée : ses murs se sont ouverts sous le choc des obus ; ses vitraux ont été mis en miettes ; les balles ont éraflé les piliers.*



*L'intérieur de l'église n'a pas moins souffert : la chaire est gravement endommagée ; c'est un enchevêtrement de chaises brisées et de poutres tombées de la toiture.*



# LA GUERRE DE MINES ET DE SAPE

*Les armées allemandes, terrées dans les tranchées, constituent une immense forteresse dont nous devons faire le siège.*

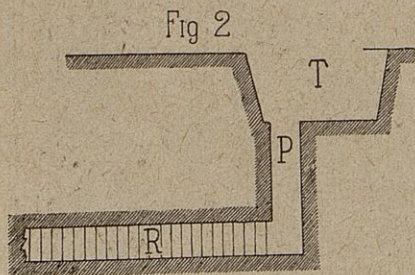
**L'**n'est guère de jour où nous ne lisions, dans les communiqués officiels qui nous renseignent sur les mouvements de nos troupes, la nouvelle de la destruction de quelque tranchée, que le génie a fait sauter à la mine. C'est ainsi que le communiqué du 2 janvier annonce le bouleversement des tranchées de Parvillers et de La Bonnelle, en même temps que nous éteignons le feu des *minenwerfer* établis devant Vriecourt. Ce n'est là qu'un exemple entre cent de la guerre nouvelle, où la moindre progression s'achète au prix des plus rudes efforts.

## A LA MÉLINITE

Comment on fait sauter une tranchée ? Le moyen est, certes, d'une simplicité absolue, théoriquement s'entend. Pour faire sauter, pour bouleverser, comme dit le communiqué, une tranchée, il suffira de placer au-dessous du sol creusé et occupé par l'ennemi une charge suffisante d'explosif : poudre noire, dynamite ou mélinite. Nos sapeurs du génie ne se servent que de mélinite qui, sous un volume restreint, emmagasine une formidable puissance explosive. Voyez cette petite cartouche de mélinite — qui est de l'acide picrique fondu et solidifié, — elle n'a que 15 centimètres de long sur 20 à 25 centimètres d'épaisseur ; mais elle produit un effet destructif considérable, six à huit fois supérieur à celui d'un pétard chargé à la poudre noire. Le sapeur, pour la faire exploser, n'a qu'à mettre le feu à un bout de mèche à mine coiffée d'une capsule au fulminate de mercure, baignant dans la mélinite. La mèche fuse, le feu arrive jusqu'au fulminate qui éclate et fait exploser le pétard. Gare à la tranchée et à ses occupants au-dessous de laquelle éclate une masse d'une vingtaine ou d'une cinquantaine de pétards à la mélinite ! Le bouleversement est complet. Un pétard de mélinite, qui affecte la forme d'une boîte en laiton parallélépipédique, pèse environ 135 grammes. Une provision d'une cinquantaine de pétards, environ six kilogrammes de mélinite, répartis sur une certaine longueur, auront raison des ouvrages les mieux établis.

## LE SAPEUR CREUSE

Mais il faut placer la mélinite au bon endroit ! Au-dessous même des occupants. Là gît la difficulté. Nos sapeurs se jouent des pires périls. Voici deux tranchées, la nôtre et la tranchée ennemie, séparées par une distance de 80 à 100 mètres (fig. 1 et 2). Il s'agit de creuser une galerie assez large pour que deux hommes puissent y trouver place, et qui, partant de nos lignes, s'en aille, par une pente légère, aboutir à la tranchée adverse, ou, plutôt, sous la tranchée ennemie. Hardi la pelle et la pioche du sapeur ! L'ennemi envoyât-il, pour



T, Tranchée ; P, Puits de mine ; R, Rameau horizontal.

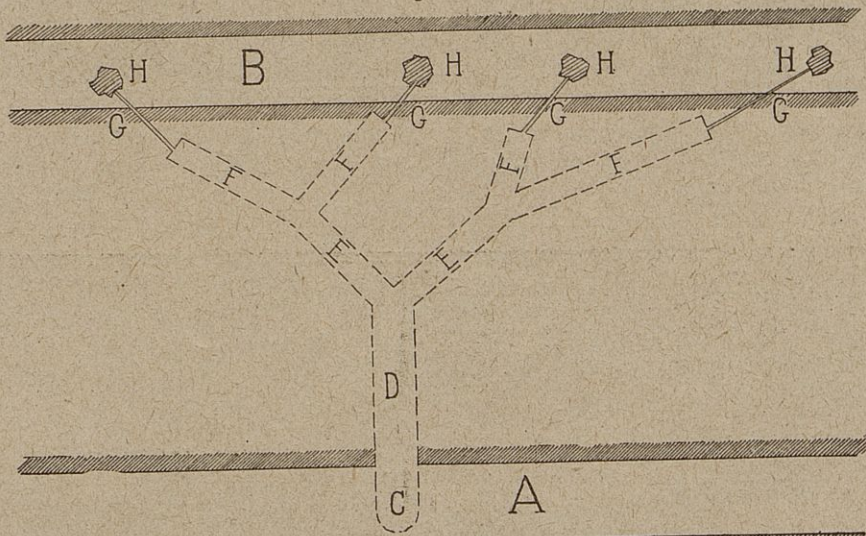
explorer la région, quelque curieux avion, il ne peut rien découvrir. Le sapeur travaille sous terre laissant entre la galerie et le sol extérieur une épaisseur de terre suffisante, qu'il consolide à mesure de l'avancée, par des boisages primitifs. Les premiers coups de pelle ou de pioche sont donnés au fond même de notre tranchée. La galerie est creusée sur une largeur d'environ 1 m. 20 ; elle s'avance en pente douce, de manière à atteindre la profondeur voulue quand elle sera arrivée sur le terrain ennemi. La terre est sortie dans des paniers par la bouche donnant dans la tranchée. Pas à pas, la galerie s'allonge, s'allonge. Quand on est à la moitié du chemin, on s'arrête. C'est là le premier carrefour de cette voie souterraine.

De ce carrefour vont partir, comme deux bras, — deux tentacules, — deux autres galeries, l'une à gauche, l'autre à droite, plus étroites, toujours en pente. Au lieu de 1 m. 20, elles n'ont plus que 80 centimètres de large. Un seul homme y travaille. Travail de termites, éclairé par la pâle lueur d'une petite lampe, le dos courbé, fouillant la terre, avançant jusqu'à un deuxième carrefour d'où partiront deux autres rameaux. Quand on aura creusé ces deux nouveaux rameaux, on ne sera pas loin de l'ennemi. L'officier qui dirige le travail sait, très exactement, s'il est à trois ou quatre mètres de la tranchée. Il sait aussi à quelle profondeur il se trouve, à un mètre, un mètre et demi, au-dessous du sol sur lequel reposent les soldats du kaiser. L'heure critique approche. Il ne

reste plus qu'un travail à exécuter : la pose de la mine, du paquet de mélinite dont l'explosion démolira la tranchée ennemie.

Cette dernière phase du travail de creusement de la galerie est d'un intérêt palpitant. Ce n'est plus la pelle, ni la pioche qui creuseront les deux ou trois derniers mètres, mais la barre à mine. On creuse, comme disent les sapeurs, en tire-bouchon, en faisant tourner sur elle-même la barre à mine avec un tourne-à-gauche. Enfin, le trou, le dernier trou est perforé. Il aboutit juste sous la position ennemie. Il ne reste plus qu'à établir, à l'extrémité de ce dernier trou, une excavation dans laquelle on poussera les cartouches de mélinite. La mine est désormais prête. Il n'y a plus qu'à la faire sauter.

Fig. 1



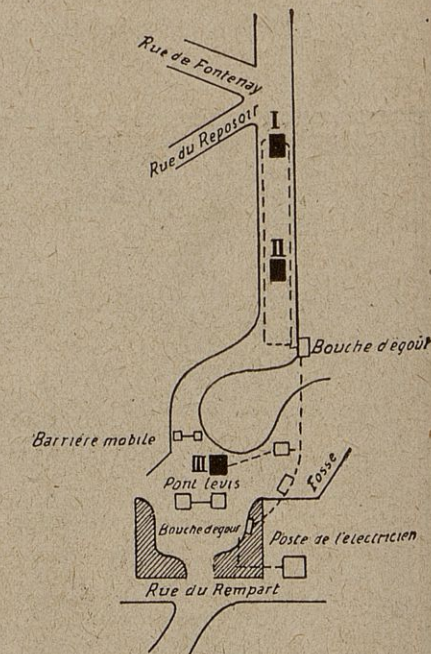
A, Tranchée française ; B, Tranchée allemande ; C, Entrée du couloir de mine ; D, Couloir de mine ; E, F, Rameaux ; G, Galerie faite avec la barre de mine ; H, Chambre où sont poussés les pétards à la mélinite.

à la place de l'excavation, dans laquelle se précipitent, à la faveur du désarroi de l'ennemi, nos valeureux troupiers.

Les derniers jours de cette guerre de sape et de mines engagée contre une tranchée ennemie sont pleins de péripéties qui pourraient fort bien, le moment venu, tourner au tragique. Qui sait, à ce même instant où nos sapeurs creusent leur galerie, si d'autres sapeurs, tout près — les soldats ennemis — ne se livrent pas au même travail souterrain ? Quelle rencontre que celle de ces deux équipes dans les couloirs obscurs, à peine consolidés par des boisages faits à la hâte, simplement pour soutenir les terres pendant quelques jours ! Quelle lutte sombre et terrible ! Autre poignante minute celle où, arrivés au terme de la galerie, les sapeurs du génie épient le bruit de la tranchée qu'ils rêvent d'atteindre. Ils sont là, à quelques mètres, ceux qui seront tout à l'heure atteints par l'explosion, ne se doutant pas du péril qui les menace.

## LE MUR S'ÉCROULE

C'est la sape et la mine qui triomphèrent dans l'affaire du château de Vermelles, où les Allemands étaient puissamment retranchés. Le château était entouré d'un parc clos par des murs épais. Nos soldats occupaient une vaste maison du village. Le génie reçut l'ordre de creuser deux galeries souterraines, partant de cette maison et aboutissant à l'enceinte du parc. Le travail fut rapidement mené. Les deux galeries mesuraient, l'une 135 mètres, l'autre 105 mètres. On mina le mur du parc, en disposant à sa base des cartouches de mélinite placées bout à bout et amorcées au fulminate de mercure. On alluma le cordeau Bickford. Une formidable explosion retentit. Le mur offrit une large brèche par laquelle se précipitèrent nos soldats, assaillis par nos gendarmes, le poignard aux dents. Les Allemands, surpris, tentèrent de se défendre, mais les nôtres eurent vite fait de les réduire à merci.



I. — II. — III. — Fourneaux de mines placés à la porte de Châtillon, en 1870.



## L'ENNEMI EST ANÉANTI

La sape et la mine peuvent travailler séparément, chacune de son côté. Le sapeur du génie, après la prise d'une tranchée ennemie, en creuse une autre, le plus près possible de celle que nous venons d'enlever. Et c'est un spectacle plein de grandeur que ces hommes, au milieu de la fusillade et des obus, maniant la pelle et la pioche, à peine protégés par le faible rempart de terre qu'ils rejettent à mesure sur le côté. La mine explose sans qu'il soit besoin de creuser de galerie. Dans le courant de décembre, nos soldats s'étaient emparés d'un petit village près de Saint-Hubert. Ils reçoivent l'ordre de retraite. Pourquoi? Ils repartent. Une heure à peine s'est écoulée, qu'une épouvantable explosion déchire l'air. La nuit, ils retournent à l'endroit qu'ils avaient quitté. Le village n'existe plus. A la place, un amas de murs croulants. Des tas de cadavres ennemis. Et ils s'expliquent l'ordre de retraite de la veille. Le village, sur l'ordre de leur officier, avait été miné par le génie, qui l'avait fait sauter dès que nos troupes l'eurent évacué. C'est ainsi que sautèrent les casernes de Chauvencourt. A la suite d'une attaque audacieuse, nos soldats avaient occupé les deux casernes de Chauvencourt, faubourg de Saint-Mihiel. A deux reprises, ils avaient été repoussés. Chaque fois ils étaient revenus et s'étaient réinstallés. Ils en tenaient, le 18 novembre, la majeure partie, quand un feu violent de grosses pièces allemandes de 280 les obligea à s'abriter dans les caves de la première caserne. A ce moment, les Allemands firent sauter le bâtiment, qu'ils avaient miné. Nous perdîmes là deux cents hommes, dont l'effort, cependant, n'avait pas été inutile, puisque nous avions entravé l'organisation défensive de l'ennemi.

## LES FOUGASSES EN 1870

La mine est partout, dans cette guerre de siège et de tranchées. Il faut occuper un point d'où l'on pourra canarder l'adversaire. Vite un pétard — ou plusieurs — de mélinite, que l'on posera à terre, légèrement recouvert, et que l'on fera exploser. L'explosion creuse un trou profond, dans lequel nos hommes vont s'installer. Ils l'approfondiront, pousseront à l'extérieur de nouveaux boyaux, et voilà une tranchée nouvelle, une nouvelle défense avec laquelle l'ennemi devra désormais compter.

Il nous faut parler ici des *fougasses*, qui sont des mines posées à la surface du sol, et dont l'explosion embarrasse la marche de l'ennemi. L'un des types couramment usités de fougasses est la fougasse dite *pierrier*, parce que à l'explosif on mélange des pierres qui forment projectiles. Pour placer la fougasse-pierrier, on creuse dans le sol une petite tranchée, en forme d'entonnoir, et on y dépose l'explosif, que l'on charge de trois à quatre mètres cubes de pierres. La fougasse-rase est placée encore plus près de la surface. Pour que l'ennemi ne la découvre pas, on recouvre soigneusement de terre l'excavation. La disposition des fougasses est, du reste, laissée à l'appréciation des sapeurs du génie, qui jugent de la meilleure position à leur donner. Le tout est qu'elles fassent explosion à temps. Pour cela, on les fait sauter électriquement.

Les fougasses, qu'on appelle aussi *torpilles*, furent placées en grand nombre autour de l'enceinte fortifiée, lors du siège de Paris, en 1870. En date du 24 octobre 1870, le Comité de Défense avait, par une instruction, réglementé l'emploi des fougasses. Chaque secteur de l'enceinte parisienne avait ses fougasses. Dans le 8<sup>e</sup> secteur (Montrouge), il y avait deux postes, dont l'un était installé à la porte d'Orléans, l'autre à la porte de Châtillon. Dans l'une des petites cours de l'octroi, préalablement blindée, on avait installé une baraque dans laquelle se trouvaient les piles au bichromate destinées à déterminer l'inflammation des poudres. (En ces temps déjà lointains, la mélinite, la précieuse mélinite, n'était pas encore connue.) Le plan des fougasses dépendait de chacun de ces postes était affiché à l'intérieur de la baraque. Le poste de la porte d'Orléans commandait cinq fougasses ; celui de la porte de Châtillon, trois fougasses. C'est la disposition de ce poste que nous reproduisons ici (fig. 3).

On avait d'ailleurs préparé un certain nombre d'autres explosions dans les fossés. On n'eut jamais l'occasion de se servir de ces dispositions très ingénieuses, l'ennemi ayant été tenu à distance jusqu'à la capitulation de la ville.

## SOUVENIRS DE GLOIRE

Les fougasses ont une brillante histoire. Elles furent employées par l'un et l'autre des adversaires à Sébastopol. Lors de la guerre turco-russe, les tor-

pilles — ou fougasses — russes arrêterent, le 21 août 1877, l'élan des troupes ottomanes à la passe de Schipka.

Et, puisque nous citons des souvenirs historiques des guerres passées — qui ressemblent si peu à la guerre actuelle — rappelons la mémoire de cet héroïque garde d'artillerie, Dieudonné Henriot, qui s'ensevelit sous les ruines des magasins à poudre de Laon, le 9 septembre 1870. A midi, le grand-duc de Luxembourg avait pris possession de la place de Laon qui venait de lui être livrée par le général Theremin d'Hame, d'accord avec les autorités civiles. Les Allemands avaient à peine posé le pied sur le seuil de la citadelle, qu'une explosion formidable faisait trembler le sol, soulevant un énorme nuage noir. Les débris pleuvaient à terre, ensemble avec les corps humains déchiquetés. Quinze officiers, une centaine de soldats allemands avaient péri. Pour ne pas livrer à l'ennemi le matériel et les munitions dont il avait la garde, le gardien d'artillerie Henriot avait fait sauter le magasin aux poudres.

## BOMBES

## ET GRENADES

Aux fougasses se rattachent les engins d'usage aujourd'hui courant dans la guerre de tranchées où grenades, mortiers, voire des tonneaux remplis d'explosifs et de pierres sont des armes de tous les jours. Qui eût dit que nos soldats du génie et autres armes emploieraient les antiques grenades qui servirent au siège de Rouen, en 1562? On les appelait alors des *bombines* ou *bombelles*. Louis XIV forma le corps des grenadiers, qui lançaient les grenades à la main ou à la fronde. Longtemps, nos sapeurs furent exercés au lancement de la grenade. Dans les tranchées anglaises, nos alliés ont installé une sorte de catapulte primitive, consistant essentielle-

ment en un ressort arc-bouté sur une poutre et qui permet de projeter la grenade avec force à une grande distance. De tranchée à tranchée, on s'arrose ainsi de grenades, qui sont également, quand la distance le permet, lancées à la main. Les Allemands nous envoient, de leur côté, des projectiles lancés par leur *minenwerfer*, traduction « lanceur de mines ». Ces mortiers envoient des projectiles variant de 15 à 50 kilogrammes d'explosif. Les effets ne sont, du reste, pas terrifiants, et nos soldats ont eu vite fait de se garer des bombes allemandes. Nous avons, bien entendu, nos mortiers — les *crapouillauds* — qui répondent à ceux de l'assaillant.

Les Autrichiens auraient construit un projectile consistant en un tonneau rempli d'explosif et de pierres, qui serait lancé par une catapulte. Ils compaient l'employer pour envoyer un projectile d'une rive à l'autre du Danube. Une correspondance nous montre, à cet effet, de nombreux bateaux qui descendent le fleuve, chargés d'innombrables petits tonneaux de bière vides, destinés à la fabrication de l'engin — qui n'est, lui non plus, pas neuf, toutes ces « inventions » figurant dans les vieux livres du XVII<sup>e</sup> siècle, qui décrivent les « coffres d'artifices », les bombes, les grenades, d'autres encore dénommés *perdreux* et *lapins*, « gibier de mauvaise digestion à ceux qui en goustent ».

## HÉROISME

## DE TOUS LES JOURS

Notre article, tout à la gloire de nos vaillants sapeurs, ne serait pas complet, si nous omettions un de leurs exploits les plus hardis, et parfois, hélas! des plus coûteux. En dehors de la pelle et de la pioche, le sapeur est armé, depuis que cette extraordinaire lutte de tranchées se poursuit, d'une paire de cisailles — *mam'zelle Cisaillie*, comme on disait. Ces cisailles servent à couper les fils barbelés qui défendent l'accès des tranchées ennemies — et des nôtres. Et cela sous le feu de l'adversaire! Pour détruire ces fils, on avait installé une sorte de canon porte-amarre, lançant au milieu des fils, un grappin qui les accrochait. Le fil saisi par le grappin, on tirait sur le câble. Mais, souvent, on n'obtenait d'autre résultat que de briser le fil. Nos soldats, vaillamment, coupent les fils sous le feu. C'est toujours sous le feu que la sape poursuit ses exploits. Protégés par un mince rideau de tirailleurs, les sapeurs creusent en hâte les nouvelles tranchées, en avant de

celles que nous venons d'occuper. Ils rejettent la terre du côté d'où vient la fusillade. La protection est mince, mais, comme on dit, c'est toujours cela! Jadis, pour se protéger mieux, on posait, sur le talus, des *gabions*, sorte de paniers d'osier sans fond que l'on remplissait de terre, et que l'on appelait pour cela des *gabions farcis*. Les projectiles à longue portée, l'acharnement des tireurs ont tué le « gabion », dont on ne se sert plus dans cette terrible guerre de sape et de mines, qui met en plein jour l'héroïsme et l'endurance de notre admirable armée.



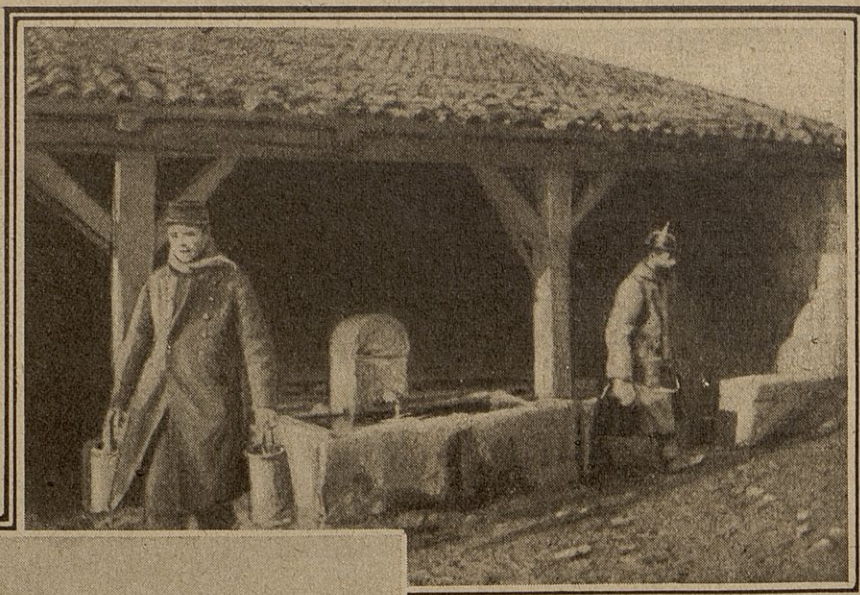
UN « MINENWERFER » DE FORTUNE PRIS AUX ALLEMANDS



LE « CRAPOUILLAUD » REMIS EN HONNEUR.



## LES CONTRASTES DE LA GUERRE



A proximité des tranchées françaises et allemandes, sur la ligne de feu, se trouvait une fontaine. D'un commun accord elle fut considérée comme zone neutre, et soldats français et soldats allemands vinrent y faire leur provision d'eau ; la fusillade cessait de chaque côté au moment où le ravitaillement s'opérait.

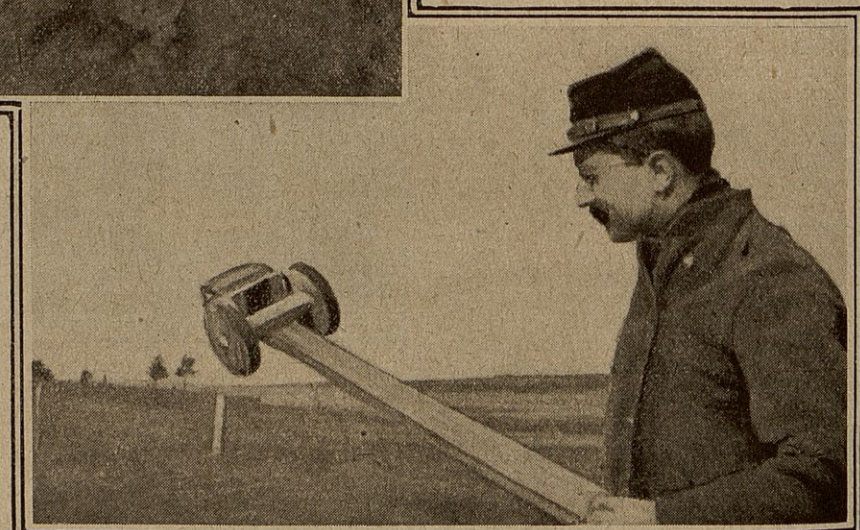
Souvent les deux adversaires se rencontraient à la même heure à la fontaine. Pendant que l'un emplissait les seaux au griffon, l'autre attendait patiemment à un bout de la vasque. Puis, les seaux remplis, on se tournait dignement le dos et on reprenait le chemin de sa tranchée.

Cependant, ce voisinage finissait par dégoûter les nôtres ; un beau jour, ils firent un vigoureux effort, enlevèrent la tranchée ennemie, et restèrent ainsi les seuls maîtres de la fontaine. Les Allemands furent obligés d'aller chercher de l'eau à plusieurs kilomètres de leurs tranchées.



La guerre de sape et de mines qui se poursuit depuis tant de semaines, sur tout le front, a fait éclore les inventions les plus ingénieuses, les Allemands ne veulent pas sortir de leurs tranchées ; ils en défendent l'accès par des fils barbelés ; il faut donc aller les chercher sous terre et briser la résistance des fils tendus sans essuyer trop de pertes.

Parmi les lance-mines de toutes sortes qu'on emploie, voici un système assez primitif, et qui a donné de bons résultats. Sur un petit chariot on place la cartouche de mélinite à laquelle est adapté un cordeau Bickford ; au moyen de rallonges successivement ajoutées, on parvient à pousser le chariot jusqu'à la tranchée ennemie : le cordeau de mise à feu se déroule à mesure que le chariot avance ; la cartouche arrive à la tranchée ; le feu est mis au cordeau, et, quelques minutes après, une formidable explosion se produit. La tranchée ennemie a sauté.



Crochet pour arracher les fils de fer barbelés.

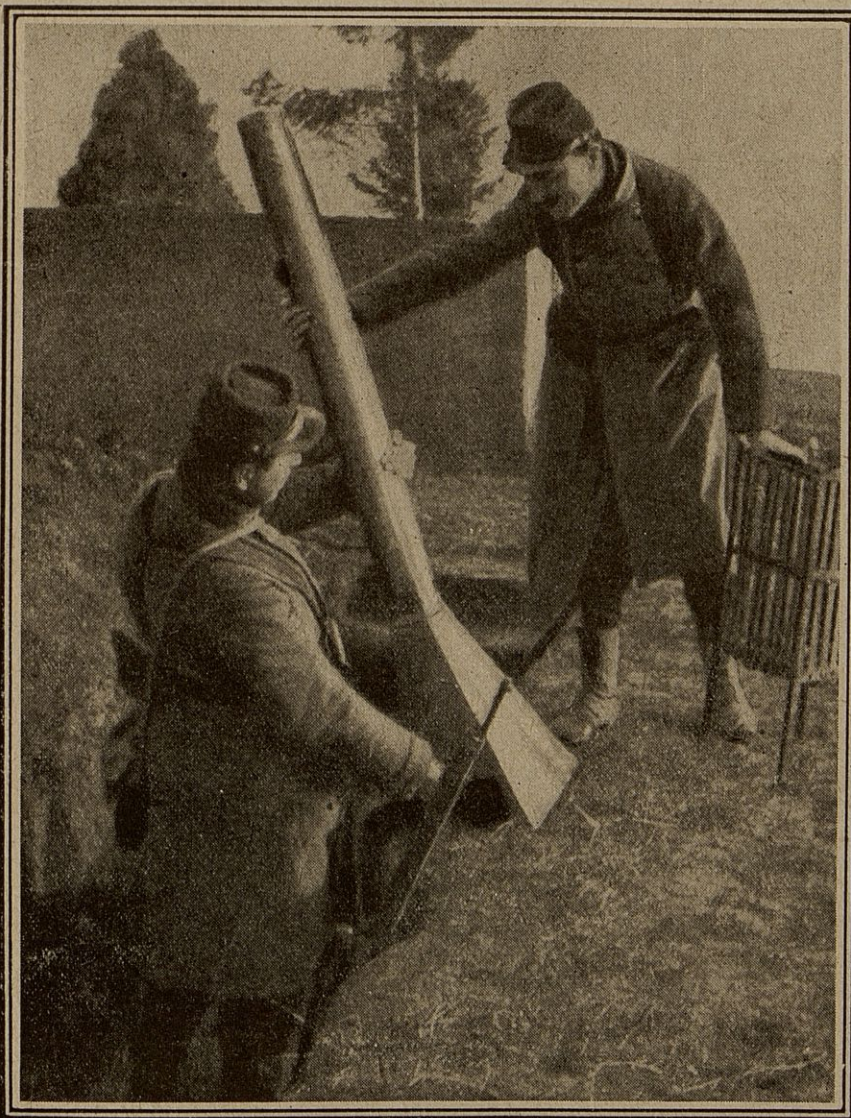
Le porte-mine à roulettes, avec sa charge de mélinite.



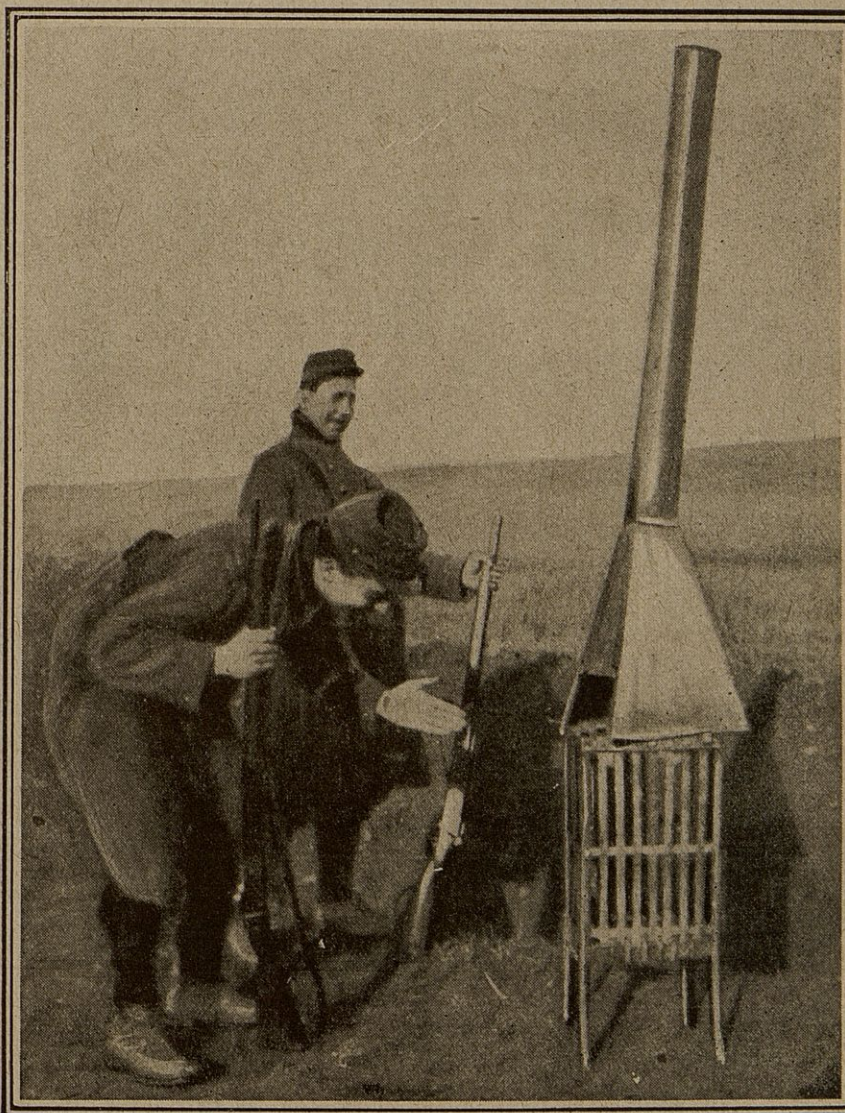
## BRASEROS IMPROVISÉS



*Le froid se fait vivement sentir, et il n'est pas facile d'allumer du feu dans les tranchées. Mais le besoin rend ingénieux. Il s'agit d'improviser des braseros : près d'une batterie, nos fantassins découvrent une grille et un tuyau de tôle ; sans demander la permission aux artilleurs, ils s'en emparent.*



*Placés l'un au-dessus de l'autre, tuyau et grille constitueront sans doute un excellent système de chauffage ; il n'y a plus à hésiter : on les emporte vers la tranchée ; toute la compagnie pourra se réchauffer.*



*Mais avant de les descendre dans la tranchée, les fantassins font un essai ; le résultat est satisfaisant ; le tuyau de tôle donnera un tirage parfait ; le charbon brûlera et l'on pourra attendre, les pieds au feu, la prochaine attaque.*





LEVEN &amp; LEMONIER. 14

Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Le froid et la neige augmentent les difficultés de la lutte contre les Russes. Voici, d'après un document, une route de Pologne.



## SUR LE FRONT



*C'est dans une hutte, faite de branchages et recouverte de chaume, qu'on a installé ce poste de secours ; les avantages de cette disposition sont évidents : d'abord, les blessés recevront des soins dans un endroit plus chaud que sous la tente de toile ; puis, le poste sera dissimulé aux yeux de l'ennemi qui s'acharne contre les ambulances.*



*D'autres blessés que les soldats réclament des soins : ce sont nos excellents canons de 75 ; si une avarie leur survient, on doit pouvoir la réparer de suite. Voici la forge de la 2<sup>e</sup> batterie du 28<sup>e</sup> régiment d'artillerie qui s'installe non loin du front, prête à porter secours au vaillant instrument de notre victoire.*



## LES TRANCHÉES



*Il faut remuer la terre : à l'aide de pioches, de bêches, de pelles, la tranchée se creuse peu à peu.*



*Derrière ce rideau d'arbres, nos fantassins préparent une tranchée.*



## LES AFFICHES ALLEMANDES

# Au Peuple Belge!

C'est à mon plus grand regret que les troupes Allemandes se voient forcées de franchir la frontière de la Belgique. Elles agissent sous la contrainte d'une nécessité inévitable la neutralité de la Belgique ayant été déjà violée par des officiers français qui, sous un déguisement, aient traversé le territoire belge en automobile pour pénétrer en Allemagne.

Belges! C'est notre plus grand désir qu'il y ait encore moyen d'éviter un combat entre deux peuples qui étaient amis jusqu'à présent, jadis même alliés. Souvenez vous du glorieux jour de Waterloo où c'étaient les armes allemandes qui ont contribué à fonder et établir l'indépendance et la prospérité de votre patrie.

Mais il nous faut le chemin libre. Des destructions de ponts, de tunnels, de voies ferrées devront être regardées comme des actions hostiles. Belges, vous avez à choisir

J'espère donc que l'Armée allemande de la Meuse ne sera pas contrainte de vous combattre. Un chemin libre pour attaquer celui qui voulait nous attaquer, c'est tout ce que nous désirons.

Je donne des **garanties formelles** à la population belge qu'elle n'aura rien à souffrir des horreurs de la guerre; que nous **payerons en or monnayé** les vivres qu'il faudra prendre du pays; que nos soldats se montreront les meilleurs amis d'un peuple pour lequel nous éprouvons la plus haute estime, la plus grande sympathie.

**C'est de votre sagesse et d'un patriotisme bien compris qu'il dépend d'éviter à votre pays les horreurs de la guerre.**

Le Général Commandant en Chef l'Armée de la Meuse  
**von Emmich.**



# BOU-ZIAN

## du 2<sup>e</sup> Turcos

Par LÉON SAZIE

### CHAPITRE TROISIÈME

### LE PLAN DE BOU-ZIAN

**D**E retour dans la tranchée, le lieutenant Pirou appliqua à Ahmed, heureusement peu grièvement blessé, un pansement sommaire en attendant qu'on pût le transporter à l'ambulance. Bou-Zian se tenait auprès de lui, le secondant de son mieux...

De là-bas, les Allemands faisaient pleuvoir une gerbe de projectiles sur la tranchée que la sortie et la rentrée du lieutenant et des turcos avaient permis de bien repérer.

Quand le lieutenant eut fini le pansement d'Achmed, il se tourna vers Bou-Zian, et, fort mécontent, lui dit :

— A ton tour. Avance à l'ordre !

Bou-Zian, qui se tenait à genoux, à côté de son camarade blessé, se dressa d'un bond, et, pour recevoir la réprimande justement méritée, prit la position militaire, pieds en équerre, main au front... Sa tête dépassait le rebord de la tranchée ; elle fut saluée par une averse de projectiles.

— Baisse-toi..., mais baisse-toi donc ! lui cria le lieutenant.

— Toi dire premier pourquoi j'avance l'ordre !... dit froidement le caporal Bou-Zian.

Comme il parlait, sa chéchia vola, cueillie, emportée par les balles... Bou-Zian se contenta de sourire, de son large sourire de turco, à cet avis de mort !... Mais comme, malgré lui, d'instinct, il avait un peu penché la tête au passage des balles, Bou-Zian rectifia la position et se dressa plus encore !...

Les turcos trouvèrent cela tout naturel. Le lieutenant Pirou, lui, tressaillit d'admiration et trembla tout à la fois pour son caporal... Il ne lui dit plus rien, mais brusquement il le saisit par les pieds, le tira à lui, le fit glisser et tomber assis dans la tranchée. Puis, lui posant les mains sur les épaules pour l'empêcher de se relever, il lui dit ce qu'il devait lui faire entendre :

— Tu dois, toi, caporal, plus qu'aucun autre, obéir !... Or tu as commis une faute, grave... Tu es sorti de ton abri pour aller, toi seul, braver une tranchée allemande !... Ce n'est plus du courage..., c'est de la folie !...

Bou-Zian écouta, impassible, mais roulant des yeux énormes, la réprimande de son chef, puis il dit simplement :

— Ma lieutenant, ti n'as raison..., seulement ci pas folie..., ci pas plos que corage, cit on coup de z'Arabe ! Toi, ti faire kif-kif Bou-Zian, coup de z'Arabe !...

Aux derniers mots de Bou-Zian, parmi les tirailleurs, passa un murmure d'approbation. Les turcos riaient, contents.

...Pendant deux jours encore, dans leur tranchée avancée, les turcos demeurèrent sous un feu d'une telle violence qu'il fut impossible de les ravitailler... Les turcos voyaient, non sans plaisir, les munitions diminuer.

— Quand cartouches finir, dit Bou-Zian, nous prendre baïonnette !

Mais bien avant les cartouches, les vivres manqueraient... Bou-Zian vint dire au lieutenant :

— Ti connais, y en a deux midi torcos y en a pas mangé ?

— Oui, mon garçon, moi non plus !

— Ji connais ! fit Bou-Zian en se retirant.

Le lieutenant le rappela :

— Tiens, Bou-Zian, si tu n'as pas à manger, fume... Tu n'as plus de tabac ?... Voilà une cigarette.

Le lieutenant ouvrit sa blague... Elle ne contenait qu'une cigarette... Il la coupa en deux, tendit une moitié au caporal, mais Bou-Zian remercia et refusa.

— Ji peux pas fume, quand camarades torcos y en a pas tabac...

— Moi non plus ! dit le lieutenant en jetant hors de la tranchée les deux bouts de cigarette.

Ce geste si simple, dont on comprend la grandeur, toucha plus que tout acte d'héroïsme le cœur des turcos. Bou-Zian alla parlementer quelques minutes avec ses camarades, puis il revint à son chef :

— Ma lieutenant, lui dit-il, vienne avec moi... Avance à l'ordre di torcos !...

Le lieutenant suivit son caporal. Les hommes se serrèrent autour de lui, tant qu'il fut possible, dans l'étroite tranchée, et Bou-Zian, au nom de tous, parla, solennel :

— Ma lieutenant Baroude..., toi ti n'iti qu'on Français di France..., mais ti plos meilleur... Ti faire folie..., ti ramasse Ahmed..., ti ti fote di cops fusil prussien..., ti mange pas..., ti fume pas..., ti faire tot xactement comme torcos, comme z'Arabe !... Les torcos dirent lieutenant Baroude li bon por faire on z'Arabe !...

C'était la glorieuse naturalisation « z'arabe » que les turcos venaient d'octroyer à leur jeune et valeureux chef. Le cri de guerre des Kabyles retentit en son honneur... Les turcos étaient contents : froid, faim, fatigue, tout s'oubliait !...

Bou-Zian rayonnait. Là-bas, les cris des Kabyles étaient parvenus... Les Allemands, anxieux, redoutant un coup imprévu, s'étaient tus, ne tiraient plus. Bou-Zian dit vivement à son lieutenant :

— Lisse-moi goler on dernière fois li Boches.



LA CHÉCHIA VOLA, CUEILLIE, EMPORTÉE PAR LES BALLES.

Et, avant qu'on ait pu l'en empêcher, il sortait à demi de la tranchée et criait aux Allemands :

— Ya beni Kéls !... Nos avons on président Viviani, cit on z'Arabe ! Nos avons on lieutenant Baroude, cit on z'Arabe... Nos gagner bataille !... Cours ti dire ton l'embar qui l'iti fotou !...

...Dans la nuit, l'ordre parvint au lieutenant de ramener ses hommes qu'on allait remplacer. Les turcos n'étaient plus contents.

— Quisqui ti marches n'arrière, dit Bou-Zian, ti pas gagner comme ça !...

Le lieutenant Pirou eut du mal à faire comprendre à ces enragés qu'on ne les remplaçait pas au feu, mais qu'on les envoyait à leur tour au ravitaillement.

...Bou-Zian trouva, au campement, le sergent Bénizop et les zouaves Ramonet et Châloum. Ce dernier avait trouvé le moyen d'être attaché à la cuisine !...

Bou-Zian fit part de son mécontentement d'être dans une tranchée. Le sergent Denisot dit Bénizop, pour faire enrager son camarade, approuva au contraire cette façon de faire la guerre...

— Toi, cria Bou-Zian furieux, toi ti être on zouave, on chacal !... Li chacals faire son maison dans la terre, on trou..., ci por ça, toi ti content cit bataille comme lapins !...

...Le lieutenant Baroude avait fait son rapport au colonel, loué ses hommes, cité la folle bravoure de son Bou-Zian, et dit son orgueil d'être naturalisé « z'Arabe ». Le colonel, un vieux d'Afrique, savait ce que cela valait...

Le lendemain matin, il dit au lieutenant de rassembler ses hommes avant le repas. Devant eux il donna, lui aussi « z'Arabe », l'accolade à son lieutenant, nouveau « z'Arabe », et dit aux turcos que s'ils avaient attendu deux jours sans manger c'est que le mouloud n'était pas cuit. Maintenant, il était à point !... On apporta, tout fumant, le mouton entier embroché à

une longue perche. Ahmed, le blessé, un autre turco et Châloum en avaient surveillé la cuisson. C'était la surprise du colonel à ses braves... Le lieutenant Baroude offrit un café maure. La fête fut complète... Mais le colonel vit que, quand même, les turcos n'étaient pas contents. Il ne les renvoya pas à la tranchée. Il les fit manœuvrer et les dirigea vers un point où, depuis deux jours, l'infanterie restait accrochée... On venait d'y envoyer les zouaves... Les turcos devaient y aller comme réserve. Il y avait sur une colline, dans une grosse ferme, un bataillon allemand fortement retranché, avec mitrailleuses, qui commandait la vallée. Il fallait à tout prix déloger les généraux ; c'était très dur. Deux ou trois tentatives avaient cruellement échoué !...

...Derrière un petit bois, le lieutenant Pirou place ses hommes !... Dans le tonnerre, la charge des zouaves sonne, vibrante, alerte, joyeuse...

— Bénizop faire bataille !... dit Bou-Zian jaloux...

Il regarda son lieutenant, espérant le commandement, mais le lieutenant qui a des ordres précis attend...

Bou-Zian se faufila en avant. Il grimpe sur un arbre..., regarde..., puis revient, portant au front un grand pli soucieux.

— Y en a pas bon por chacals, dit-il au lieutenant, si torcos marche pas !...

Le lieutenant s'en doute..., mais il a des ordres..., il attend encore, impatient, inquiet lui aussi, anxieux...

Bou-Zian s'est gratté la tête un moment... Il a une idée, maintenant... Il passe devant ses camarades, graves, sérieux jusque-là, et il leur dit quelques mots... et tous les turcos rient en regardant le lieutenant du coin de l'œil.

— Qu'est-ce que tu leur dis ? demande le lieutenant méfiant.

— Rien, ma lieutenant ; ji dire que toi ti maintenant on z'Arabe..., toi jamais tué, jamais morir... Mai si toi, ti tombes blessé, torcos corir por ti venir !...

On attend encore. Le signal, les ordres nouveaux doivent être transmis par un téléphoniste qui est là-bas, à deux cents mètres, relié au quartier général. Le lieutenant guette... Toujours rien ?... Rien !... On ne répond plus !... Le fil doit être coupé... Quoi faire ?... Là-bas, le combat fait rage... Les zouaves donnent l'assaut !... La mitraille arrive jusqu'ici... Des turcos sont frappés. La place va devenir intenable... Ah ! le lieutenant Pirou endure un pénible moment... Les turcos, cependant, gardent, tournés vers lui, leurs yeux noirs brillants de malice... Pourquoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... Avec ces diables-là, on ne sait jamais...

Bou-Zian se tient à côté de lui... Il est grave, calme, trop calme... Le lieutenant se méfie...

Et tout autour d'eux, les branches d'arbres sont coupées, la terre est soulevée... Tout à coup, le lieutenant

Baroude fléchit sur les jambes... et s'écroule à terre...

— La lieutenant li blessé !... crie Bou-Zian. Tarailleurs faut ti venge lieutenant Baroude... En avant !...

Les turcos éclatent de rire. Le clairon chante : *pan pan l'Arbi...*, sonne la charge... Derrière Bou-Zian, les diables bondissent en hurlant le cri des Kabyles.

Tout à l'heure, sur un signe de Bou-Zian, un turco s'est jeté sur le lieutenant à terre, le maintenant... Quand ses camarades sont à cinquante mètres, le tirailleur dégage son lieutenant, l'aide à se relever, et se sauve, court rejoindre les autres, en riant lui aussi !

Le lieutenant a compris. Bou-Zian lui a rendu la pareille... Il lui a donné un croc-en-jambe, pour faire croire qu'il était blessé... Et maintenant ses turcos, sous prétexte de le venger, chargent ! Ils chargent malgré lui, malgré les ordres du quartier général, d'après le plan de Bou-Zian.

Alors le lieutenant Pirou n'hésite pas. Il se met à courir, lui aussi... Il rejoint ses hommes... Le voilà avec eux, sous la mitraille... Le voilà en tête..., avec Bou-Zian qui lui fait un rempart de son corps, Bou-Zian qui hurle, tape, cogne, embroche et rit tout large.

— Ti voir, ma lieutenant, baïonnette ci plos meilleur que canon por faire bataille !

— Oui, oui ! crie le lieutenant, levant, abattant son sabre rouge, oui ! En avant les turcos !... En avant les z'Arabes !...

Ce fut beau, magnifique..., grandiose.

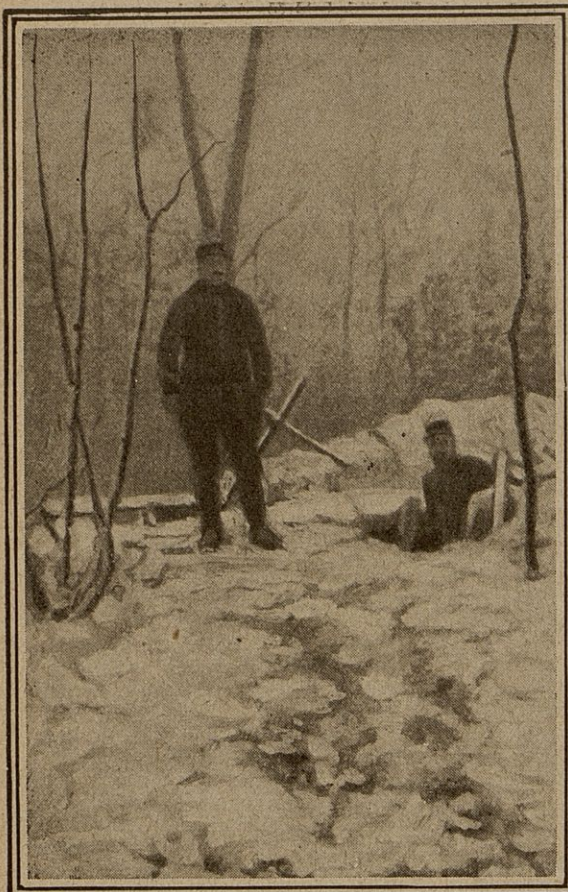
A la nuit, sur le plateau maintenant silencieux, dans le rouge d'apothéose de la ferme qui brûlait, autour des mitrailleuses prussiennes, les turcos eurent le courage, la force de faire une ronde infernale, de danser en chantant :

— Ci gagné bataille !...

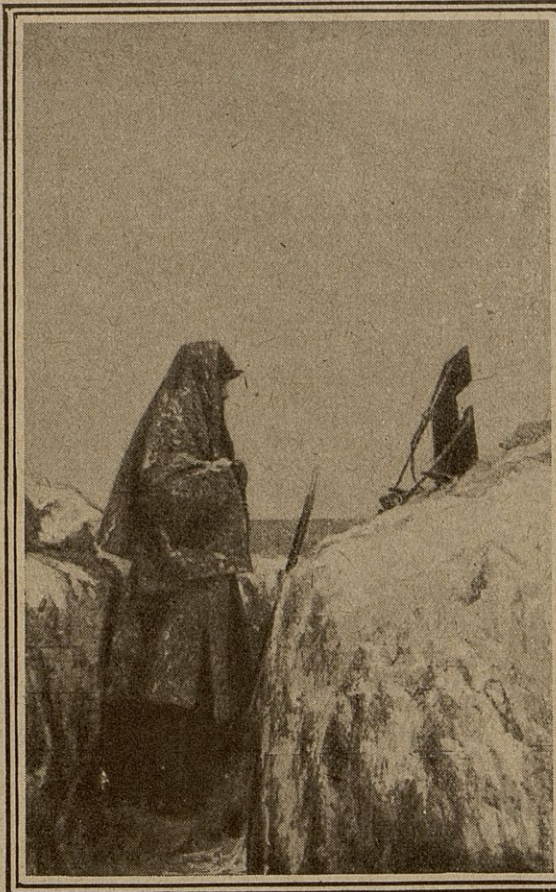
(A suivre.)



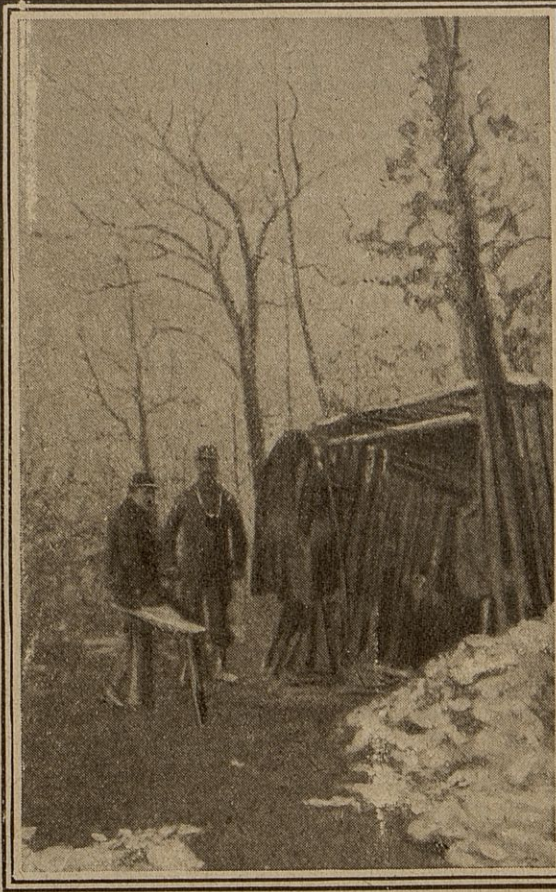
## EN ARGONNE



*Dans l'Argonne, où la lutte est violente, l'hiver ajoute aux rigueurs de la guerre.*



*Derrière le pare-balles, la sentinelle surveille les mouvements de l'ennemi.*



*Un abri a été construit pour les officiers : le logement n'est pas luxueux.*



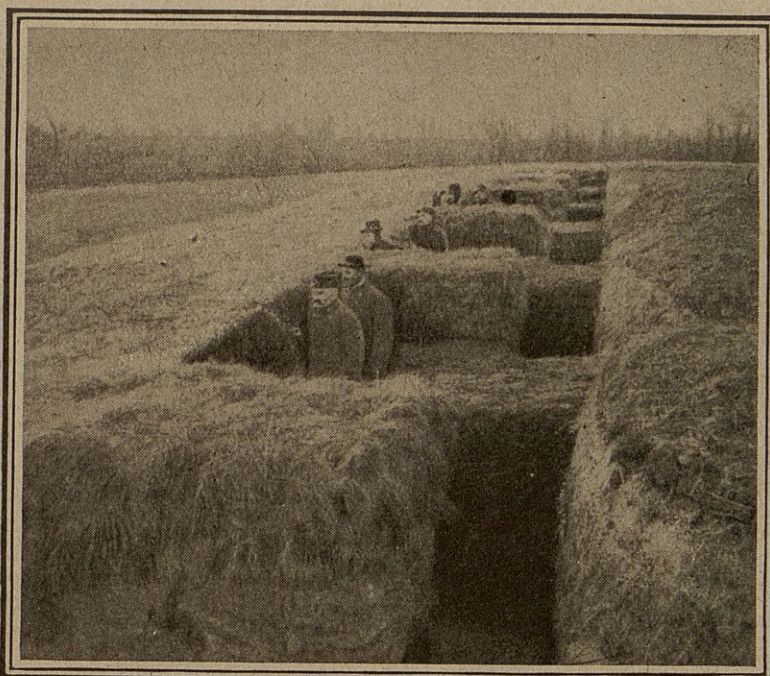
*La mitrailleuse est dissimulée dans la tranchée, prête à cracher ses balles sur l'assaillant.*



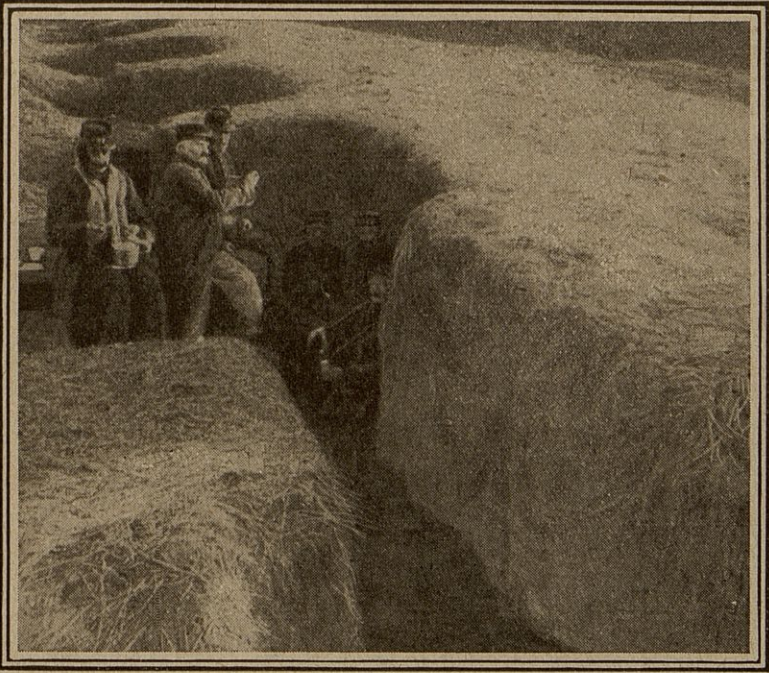
## LES R. A. T.



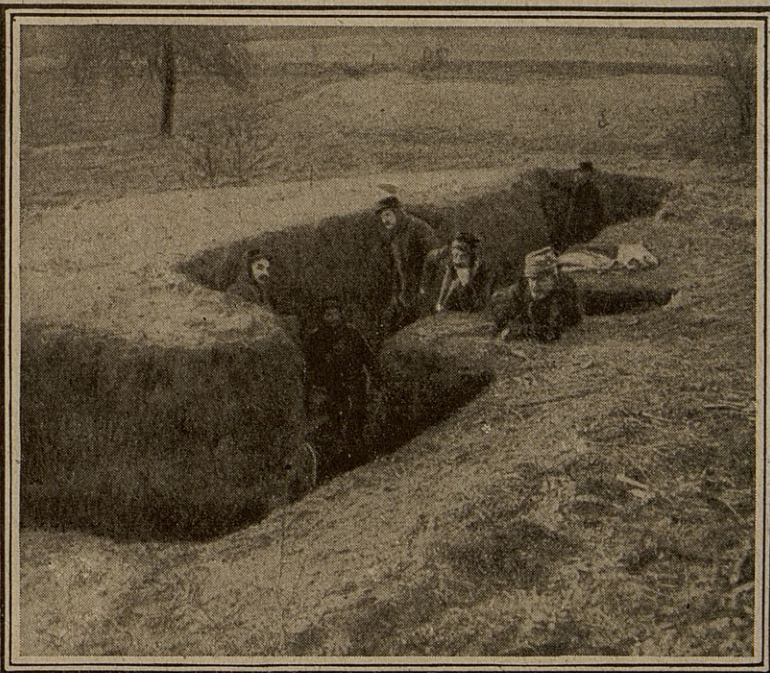
Les réservistes de l'armée territoriale travaillent avec activité à la mise en état de défense du camp retranché de Paris.



Ces tranchées, soigneusement confectionnées, ne pourront être prises en enfilade par le feu de l'ennemi.



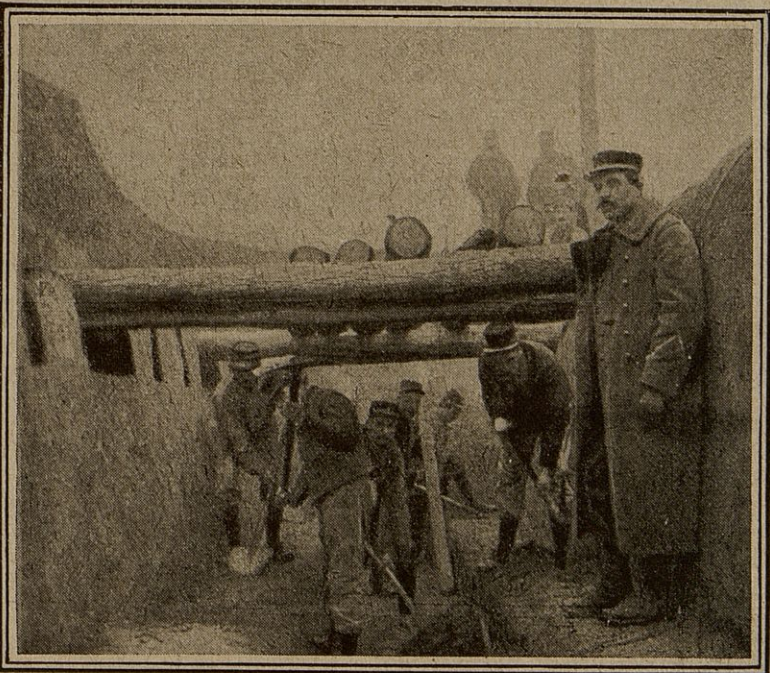
Un moment de repos : le territorial, aux cheveux presque blancs, a donné son effort comme les plus jeunes camarades.



La tranchée est terminée ; elle est assez profonde pour garantir ses occupants d'une attaque improbable.



La salle à manger est rudimentaire, mais nos territoriaux dégusteront le rata avec l'appétit que donne le grand air.



Des troncs d'arbres entrecroisés, que recouvriront des mottes de terre, formeront un toit au-dessus de la tranchée.



## LA PRISE DE TSING-TAO



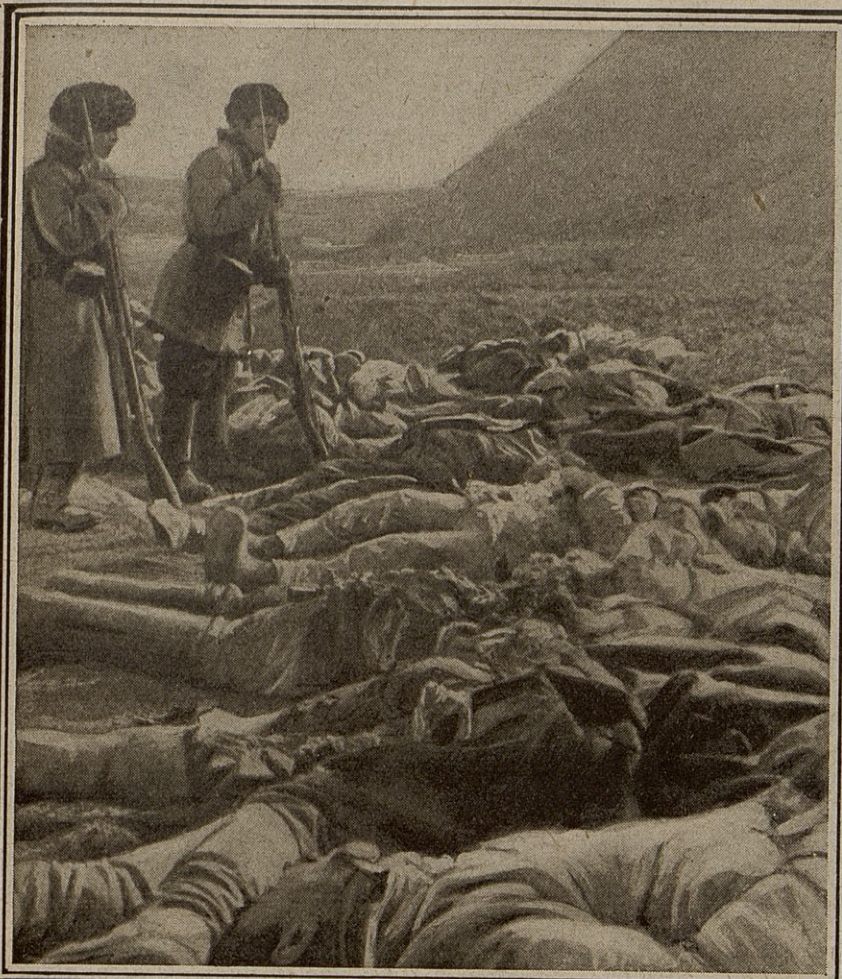
*La forteresse de Tsing-Tao, que les Allemands avaient installée sur la côte chinoise pour défendre leurs possessions d'Extrême-Orient, n'a pu résister à l'attaque des Japonais ; les marins allemands ont dû se rendre : les voilà prisonniers des petits « Jap » ; leur paquetage sur le dos, ils vont s'embarquer pour la grande île où règne le mikado.*



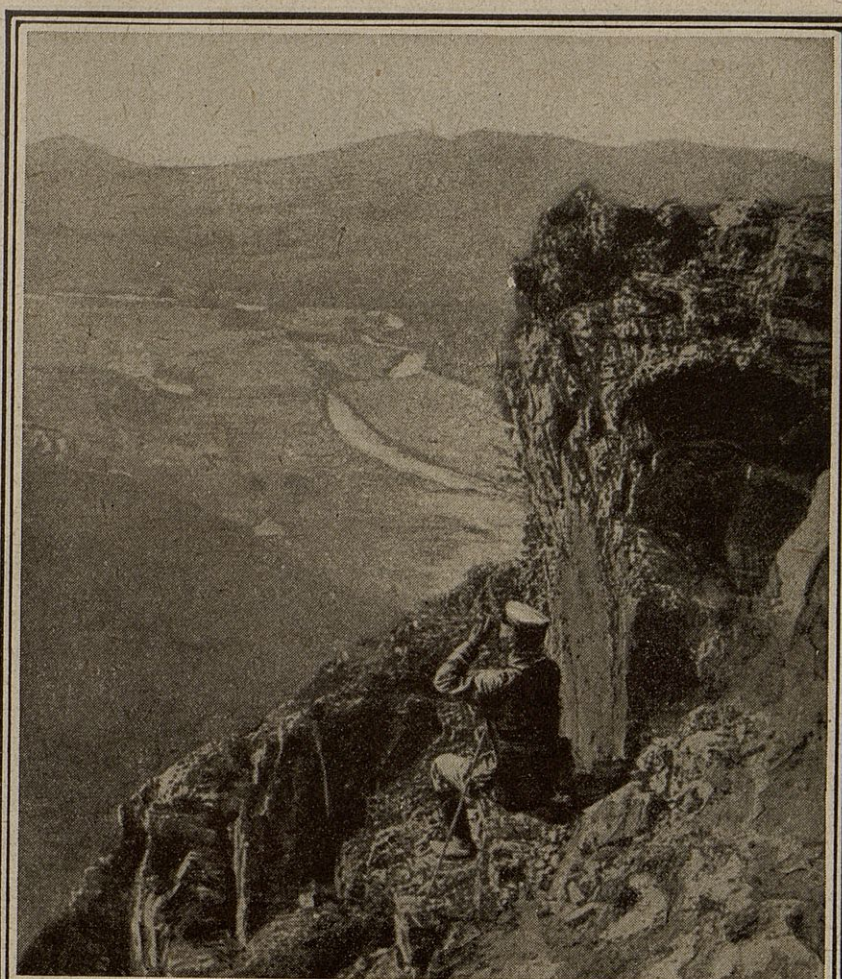
*Attaquée par terre et par mer, la place de Tsing-Tao a capitulé ; ce fort qui la défendait du côté de la terre a été enlevé par les troupes japonaises. Aujourd'hui, sur les remparts, près des canons de forteresse, flotte le drapeau de l'empire du Soleil-Levant.*



# RUSSES ET JAPONAIS



*La lutte est effroyable en Pologne : les combats à la baïonnette y sont fréquents : les Allemands subissent des pertes énormes et cet amoncellement de leurs cadavres atteste l'acharnement du corps à corps.*



*Les Japonais sont aujourd'hui avec les Russes et leurs alliés contre les barbares : ils viennent de prendre Tsing-Tao aux Allemands. Un de leurs officiers, grimpé dans les rochers, observe la forteresse.*



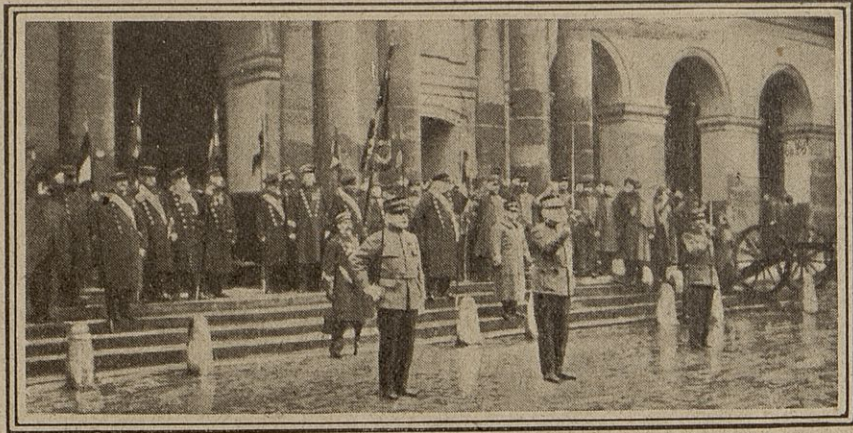
*Pour défendre Varsovie, les Russes ont organisé autour de la place un système de tranchées ; mais pour approcher des tranchées il faudra franchir des barrières formées de pieux pointus.*



## LES ACTUALITÉS



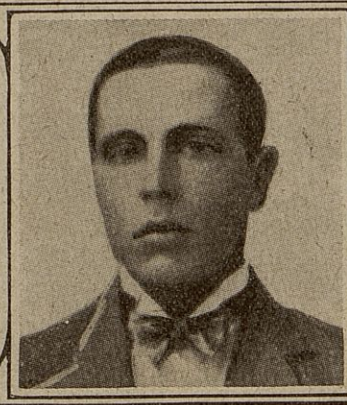
A Paris, la rue de Liège remplace la rue de Berlin.



Jour de l'an. Encore un drapeau allemand aux Invalides.



Roland Garros, Brindejone des Moulinais, les deux populaires aviateurs qui viennent d'être promus sous-lieutenants.



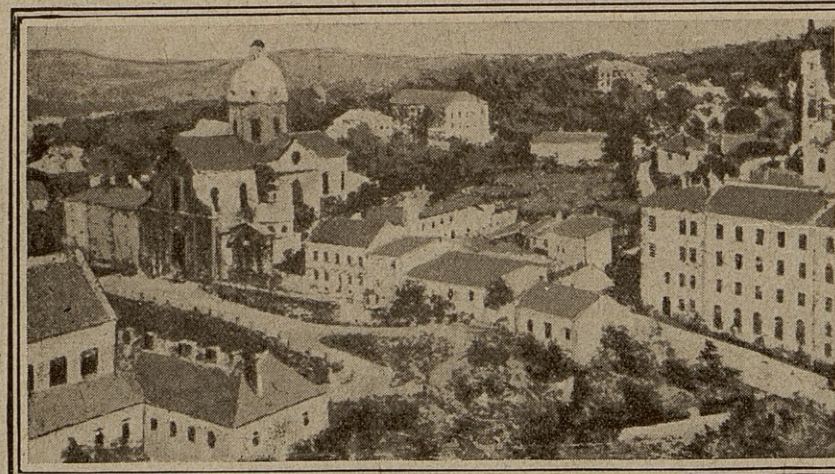
Bruno Garibaldi, tué dans l'Argonne pour la France.



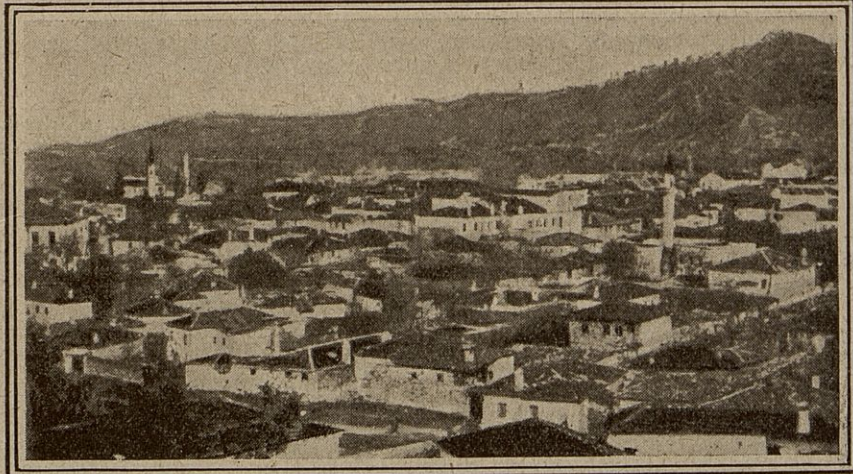
Fr. de Bethmann-Hollweg, fils du chancelier d'Allemagne, tué en Pologne.



Djemal pacha, ancien ministre turc, mort mystérieusement



Przemysl est de plus en plus enserrée par les Russes.



Le port de Valona que les Italiens ont occupé.

## SUR LE FRONT RUSSE

**L** EST désormais évident que les Russes ont arrêté l'offensive allemande. Il se peut qu'ils l'aient brisée. Cependant, il faut reconnaître, en même temps, que le maréchal von Hindenburg a obtenu une partie du résultat qu'il poursuivait. Il avait tout d'abord la préoccupation d'empêcher que la Silésie ne fût envahie par les Russes. Il a momentanément réussi à arrêter cette marche en avant. Mais comme il n'a pas battu son adversaire, il n'a fait que retarder l'heure d'un dénouement certain. Il a, en effet, échoué dans le plan qui consistait à attaquer violemment le centre des armées russes en même temps qu'il s'efforçait d'envelopper leur flanc. De formidables positions défensives se dressent entre la rivière Bzoura et Varsovie. Le maréchal von Hindenburg n'a pas poussé jusque-là : la capitale polonaise est hors de son atteinte.

Il a d'ailleurs payé sa réussite partielle de pertes nouvelles et énormes et il a été la cause d'une nouvelle défaite par laquelle l'armée autrichienne est écrasée. On a vu, en effet, la minute où l'envoi d'une force autrichienne importante au travers des Carpathes a semblé menacer sérieusement nos alliés les Russes. L'aile gauche de l'armée russe a relevé cette provocation et l'a parée. Une fois de plus, les Autrichiens ont tourné le dos. Les Russes ne sont certes pas encore arrivés à Cracovie, mais ils n'en sont pas éloignés, et tout indique que leur volonté reste tendue vers ce but.

Aux dernières nouvelles, la plus grande activité russe se fait sentir au nord de la Vistule. Une obscurité nécessaire enveloppe ces manœuvres, dont le maréchal von Hindenburg est très inquiet. Il renforce son front sur la rive gauche de la rivière et, derrière ce front, concentre des forces importantes.

On sent venir sa manœuvre, la seule que, semble-t-il, les Allemands aient à leur disposition : un mouvement enveloppant. Les Russes sont prévenus et ils ne seront pas surpris.

L'attention que l'on accorde unanimement à ces manœuvres enlève un peu de l'intérêt aux mouvements dont les Polognes centrale et méridionale sont le théâtre. On perd ici et l'on reprend des tranchées comme dans notre Woëvre. Comme chez nous, finalement, l'avantage se dessine contre l'Allemand.

De même, la bataille qui se livre sur la Bzoura rappelle à s'y méprendre nos combats sur l'Yser. C'est la même lutte acharnée pour la conquête de chaque pouce de terrain. La rivière qui sépare les adversaires est en certains points si étroite qu'ils peuvent se lancer des grenades à main.

L'épouvante qui s'est emparée de la Hongrie avait fait espérer une descente rapide des Russes sur le front des Carpathes. C'est mal connaître les difficultés que la nature du sol impose dans ces régions à tous les transports. La neige et le froid les aggravent. L'inquiétude des Hongrois révèle suffisamment que ces retards prévus ne leur laissent pas d'illusions sur l'issue de l'aventure.

C'est l'armée du Caucase qui, cette semaine, a remporté la victoire dont l'éclat et l'importance auront une grande répercussion sur les suites de la guerre. Quatre généraux turcs ont été faits prisonniers à Sarykamysch. Deux corps d'armée ont été battus. Les Turcs, qui, bien commandés, sont des soldats renommés, se sont effondrés dans les cadres du commandement allemand. La répercussion de cette défaite dans la péninsule balkanique, à Bucarest, à Belgrade, à Sofia, à Constantinople, à Athènes et même à Rome, sera certainement considérable.



# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915

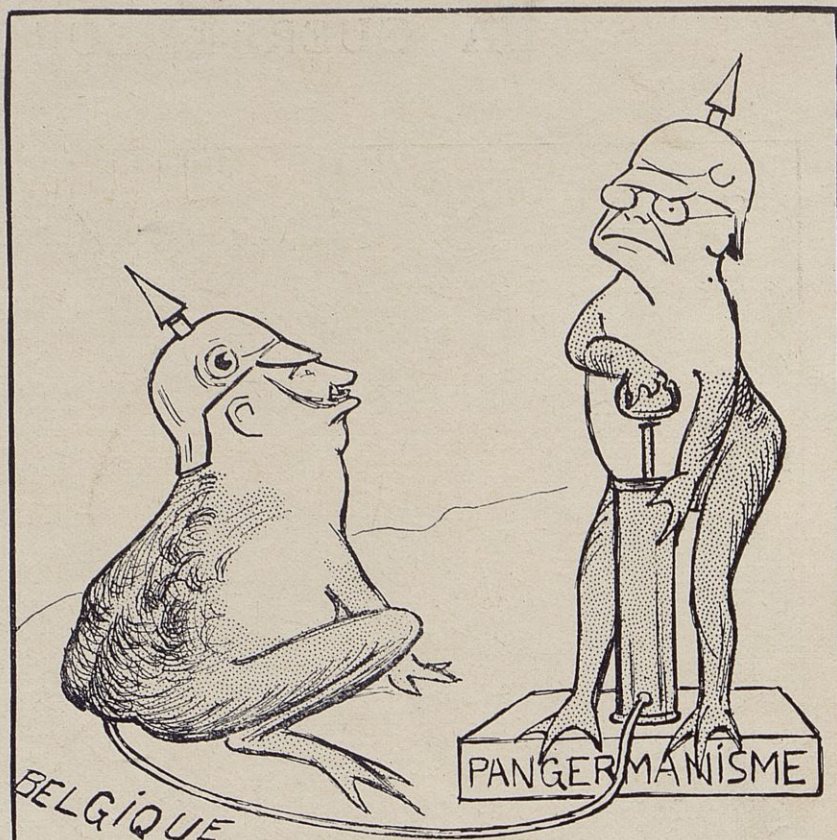




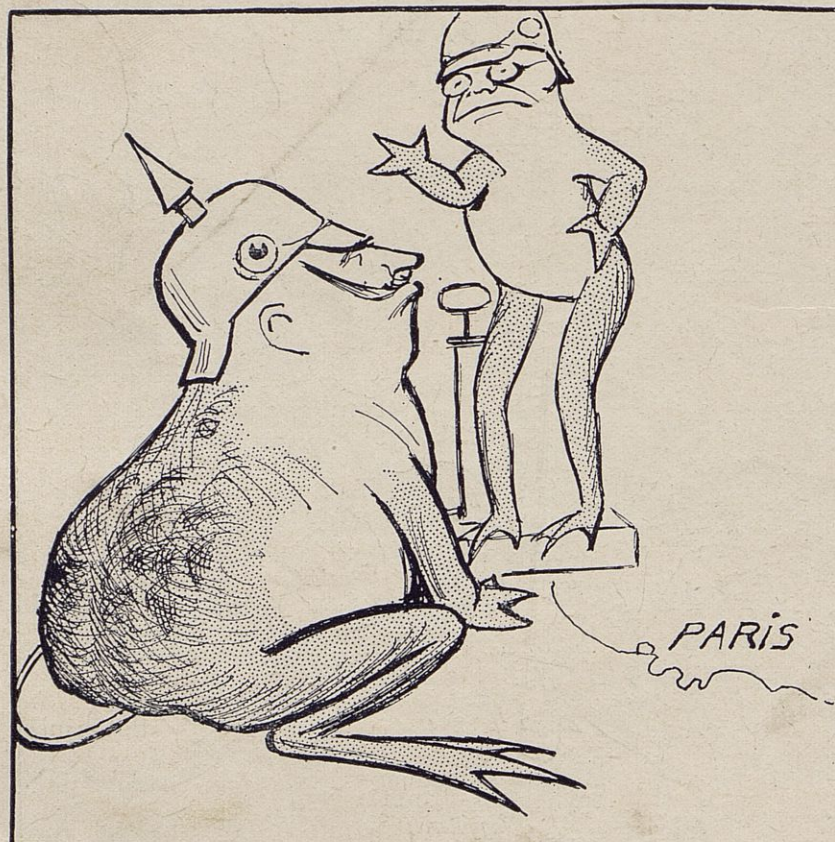
# LA GRENOUILLE ET LE BŒUF (Fable)



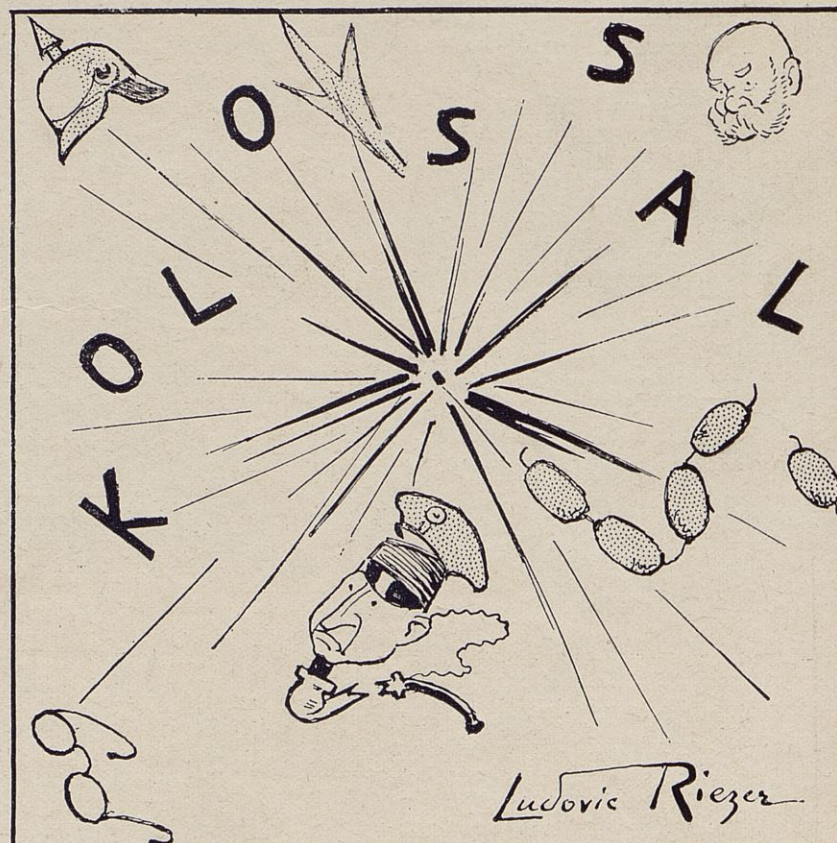
Une grenouille vit un bœuf  
Qui lui sembla de belle taille,  
Elle qui n'était pas grosse, en tout, comme un œuf,



Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,  
Pour égaler l'Annibal en grosseur ;  
Disant : Regardez bien, ma sœur ;



Est-ce assez ? Dites-moi ? N'y suis-je point encore ?  
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — Mlava ?  
— Vous n'en approchez point. La chétive pécure...



...S'enfla si bien qu'elle en creva.



## HOTEL

OPERA. — Villa Saint-André, 14, rue Ballu, 14, 9<sup>e</sup> arrondissement. — Chambre avec ou sans pension. — Dernier confort. Prix modérés. — English spoken.

Libraires, Marchands de Journaux, Papetiers,  
Commandez les  
**CARTES POSTALES ILLUSTRÉES SUR LA GUERRE**  
Édition de luxe "PAYS DE FRANCE" en héliogravure

En vente en détail chez tous les libraires, marchands de journaux, etc.  
Pour les commandes de gros, s'adresser au "PAYS DE FRANCE", 5, Faubourg Poissonnière, PARIS